COLLECTION À 2 FRANCS



JEAN MORÉAS

'Histoire de

Jean de Par

ROI DE FRANCE

DITIONS DE LA PLVME

31 RVE BONAPARTE PARIS

DU MÊME AUTEUR

(MÊME LIBRAIRIE)

Les Cantilènes, nouvelle édition, 1 volume in-16 jésus. . . . . 3 fr. 50

Ériphyle, édition princeps, in-8 raisin, simili-hollande . . . . 3 fr.

Premières Poésies (*Les Syrtes, Les Cantilènes*). Sous presse.

Poésies (1886-1896) (*Le Pélerin passionné, Énone au clair visage et Sylves, Eriphyle et Sylves nouvelles*), 1 volume in-16 jésus.. . . . . . 3 fr. 50

L'Histoire de Jean de Paris, édit. ordin. 3 fr. 50
(Une édition de grand luxe, tirée à petit nombre et illustrée page à page par M. Sarluis, est en préparation.)

Pour paraître prochainement :

Les Stances, poésies inédites, édition autographiée sur le manuscrit original, tirage à 102 exempl. sur hollande numérotés et signés à la main par l'auteur ; portrait par A. de la Gandara. En souscription, 40 fr. ; à partir de janvier 1899, l'exemplaire . . . . 60 fr.

L'HISTOIRE

DE

Jean de Paris

ROI DE FRANCE

Texte rajeuni par

JEAN MORÉAS



PARIS

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Société anonyme "LA PLUME"

31, RUE BONAPARTE, 31

1899



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande
tous signés par l'éditeur.



L'HISTOIRE
DE
JEAN DE PARIS
ROI DE FRANCE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LE ROI D'ESPAGNE SE JETA AUX PIEDS DU ROI DE FRANCE, QUI REVENAIT DE LA MESSE AVEC PLUSIEURS SEIGNEURS ET BARONS DE GRAND RENOM.

Il fut jadis en France un Roi sage et vaillant, et la Reine, sa femme, était également illustre par ses vertus ; et ils avaient un fils, toute leur postérité,

de l'âge de trois ans à peine, nommé Jean, qui faisait l'étonnement de la cour par son esprit précoce. Le Roi se tenait alors dans la cité de Paris avec la plus grande partie de sa baronnie, et comme il n'y avait en France depuis longtemps nouvelles de guerre, tout le monde abondait en plaisirs et en richesses.

Un jour, qui était jour de fête solennelle, comme le Roi revenait de la messe, accompagné de ses barons et de ses chevaliers, et à l'instant qu'il allait entrer dans son palais, arriva devant lui le Roi d'Espagne, qui, en pleurant et en gémissant, se jeta à ses pieds. Aussitôt le Roi de France se baissa pour le faire lever, car il l'avait reconnu sans difficulté. Mais le Roi d'Espagne ne voulut en aucune façon se lever, et, sans prononcer une parole, il poussait toujours de

si profonds soupirs que le Roi de France et tous les barons présents en eurent une grande compassion.

« Beau frère d'Espagne, — dit le Roi de France, — levez-vous, je vous prie, et jusqu'à ce que nous en sachions la cause, refrénez un peu votre douleur ; car, en bonne foi, nous vous promettons de vous venir en aide autant qu'il est en notre pouvoir. »

Et il se baisse de nouveau, et il redresse le Roi d'Espagne, qui commence à dire, en se désolant et en criant à haute voix :

« Très chrétien et puissant Roi, je vous remercie humblement de l'offre généreuse qu'il a plu à votre bénigne grâce de me faire. Ah ! certes, vous êtes pareil à vos ancêtres, conservateur de toute royauté et noblesse et justice ; et vous connaissant pour tel, e viens à vous pour vo us apprendre

ma cruelle infortune. Sachez que j'avais levé un nouveau tribut, afin de me mettre en état d'empêcher la damnable entreprise du roi de Grenade, qui, infidèle à notre loi, menaçait et mon pouvoir et la sainte foi catholique. Or, les nobles de mon royaume, sous couleur de ce tribut, pourtant légitime, ont séduit le peuple et l'ont irrité contre moi. Ils ont voulu, les perfides, me faire mourir, et il m'a fallu fuir au mieux que j'ai pu, et dans l'état où vous pouvez me voir. Ils tiennent à présent la Reine ma femme et la princesse ma fille, qui n'a que trois mois, assiégées dans une de mes villes appelée Ségovie, et ils ont délibéré de les faire mourir, afin d'avoir mon royaume plus parfaitement à leur volonté. »

En disant cela, il sentit son cœur si serré qu'il tomba évanoui aux pieds du

Roi de France, qui le fit incontinent lever et revenir à lui.

« Beau frère d'Espagne, dit le Roi de France, n'aigrissez plus votre cœur par la tristesse et la colère, mais veuillez prendre courage comme vous en avez toujours eu auparavant. Car je vous jure par ma foi que demain, à la meilleure heure, j'enverrai des lettres en Espagne aux barons et au peuple, et s'ils refusent d'obéir, j'irai en personne les mettre à la raison. »

Quand le Roi d'Espagne entendit cette promesse, il fut extrêmement joyeux, et il dit tout humblement au Roi de France qu'il le remerciait. Les barons de France furent également joyeux du discours de leur seigneur, car ils étaient très touchés de l'infortune du Roi d'Espagne, et en même temps l'oisiveté leur pesait et ils brû-

laient d'acquérir de la gloire par quelque fait d'armes.

Après cela, les deux rois entrèrent dans le palais suivis des barons, et on fêta tout le jour dignement le Roi d'Espagne, et il ne fut plus question d'autre chose, sinon de faire bonne chère.

CHAPITRE II

COMMENT LE ROI DE FRANCE ÉCRIVIT AUX BARONS D'ESPAGNE QU'ILS EUSSENT A RÉPARER LE TORT ET LE DÉSHONNEUR QU'ILS AVAIENT FAITS A LEUR ROI.

Le lendemain matin, le Roi de France fit écrire une lettre où il y avait dans la marge supérieure : *De par le Roi,* et la lettre contenait ce qui suit :

« Chers et bien-aimés, Votre droit et naturel seigneur, Notre cher et bien aimé frère, le Roi d'Espagne, se plaint à Nous que vous l'avez chassé de son royaume et que vous tenez assiégée Notre belle-sœur, sa femme ; et il se

plaint également de plusieurs autres grandes offenses que vous lui avez faites.

« Cela étant de très mauvais exemple pour l'observation de la foi due à la royauté, Nous voulons savoir la vérité du cas, afin d'y pourvoir comme il appartiendra de le faire selon la justice. Car Nous avons mis le Roi d'Espagne sous notre protection et sauvegarde, lui, sa famille et ses biens. Donc, Nous vous mandons de lever incontinent et sans délai le siège de la cité de Ségovie, et d'obéir désormais à la Reine, votre naturelle dame, ainsi que vous aviez accoutumé de faire auparavant. En outre, Nous vous mandons de venir jusqu'au nombre de vingt, des principaux d'entre vous, avec telle compagnie qu'il vous semblera bon, pour dire les causes qui vous ont mus à faire ce que vous avez

fait; et Nous vous notifions que, si vous y manquez, Nous irons en personne tirer des coupables un châtiment tel, qu'il en restera une perpétuelle mémoire. Fait à Paris le premier jour de Mars.»

L'adresse de la lettre était : *Aux barons et au peuple d'Espagne.*

Le Roi fit bailler lesdites lettres à un exprès en lui recommandant de faire une extrême diligence. Ainsi fit-il, et il n'y eut que l'espace de cinq semaines seulement de l'aller au retour.

CHAPITRE III

COMMENT LE HÉRAUT DU ROI DE FRANCE APPORTA LA RÉPONSE QUE LUI AVAIENT FAITE LES BARONS D'ESPAGNE.

Quand le héraut fut revenu à Paris, il s'en alla tout droit au palais pour descendre de cheval, puis il monta les degrés et vint dans la chambre où était le Roi.

Il lui fit la révérence et dit :

« Sire, qu'il vous plaise de savoir que j'ai été devant Ségovie, où l'on tient la Reine assiégée ; à la vérité, il y a grande foule autour de cette ville. Je présentai vos lettres aux barons et aux capitaines de l'armée, qui s'as-

semblèrent aussitôt pour les faire lire par un de leurs gens ; et après la lecture, ils me firent retirer à l'écart et ils tinrent conseil. Au bout de deux heures, ils m'envoyèrent chercher, et ils me répondirent de vive voix, disant qu'ils s'étonnaient grandement de ce que vous vous mettiez si fort en peine d'une chose qui ne vous touchait en rien ; et ils ajoutèrent que vous serez tenu pour sage, quelque promesse que le Roi d'Espagne vous ait faite, en ne les allant point chercher dans leur pays. Car certes, ils ne sont pas hommes à quitter leur entreprise pour vos lettres et pour vos menaces ! Puis, sur ma requête qu'on me baillât cette réponse par écrit, il me fut commandé sans plus de quitter le camp avant six heures de là, et bientôt le pays. Aussi suis-je parti, car je savais bien qu'ils ne reviendraient en

aucune manière sur ce qu'ils avaient arrêté.

« Sire, je dirai à la fin que la ville me semble assez forte et que sans doute ils ne la pourront prendre avant longtemps, s'il y a dedans assez de vivres et des gens qui soient fidèles à leur reine. »

Le Roi fut très mécontent d'une pareille réponse, et non sans cause ; mais le Roi d'Espagne et les barons de France en étaient bien joyeux, car ils souhaitaient fort que le Roi s'en allât en armes, ainsi qu'il fit. Immédiatement, il manda tous ses barons, capitaines et chefs de guerre, et il fit préparer sans aucun délai ce dont il avait besoin pour aller en Espagne mettre à la raison les barons du pays.

Il y eut un tel empressement que quelques semaines après, sur la fin du mois de mai, le Roi de France avec

le Roi d'Espagne quittaient Paris, menant jusqu'à cinquante mille combattants bien en point ; et ils s'en vinrent passer à Bordeaux et de là à Bayonne.

CHAPITRE IV

COMMENT LE ROI DE FRANCE ENTRA EN ESPAGNE SANS RENCONTRER PERSONNE, SINON LE GOUVERNEUR DU PAYS, LEQUEL S'ENFUIT INCONTINENT.

Quand le Roi fut près de la frontière d'Espagne, il mit son armée en fort belle ordonnance et il donna le commandement de l'avant-garde au Roi du pays. Ils entrèrent en Biscaye, toujours serrés ensemble, car ils n'étaient jamais éloignés les uns des autres de plus de deux ou trois lieues.

Ils ne trouvèrent aucune aventure digne d'être mentionnée jusqu'à ce qu'ils furent bien avant dans l'Espagne;

alors ils rencontrèrent le gouverneur avec environ vingt-cinq mille combattants qu'il avait pu amasser. Ils étaient tous fort mal accoutrés, et quand ils aperçurent nos gens qui s'avançaient bien serrés et rangés, le cœur leur manqua et ils s'enfuirent de peur. Mais le Roi de France ne fit pas grand compte de cet avantage, car il lui tardait d'aller lever le siège de Ségovie et de délivrer la Reine.

En cheminant, ils arrivèrent devant une ville appelée Burgos, qui était une des principales du pays et qui leur fut ouverte aussitôt ; et le Roi de France prit les habitants à merci, parce qu'ils avaient obéi sans faire résistance.

CHAPITRE V

COMMENT LES AMBASSADEURS DES BARONS D'ESPAGNE VINRENT DEVERS LE ROI DE FRANCE POUR AVOIR LA PAIX.

Les Rois de France et d'Espagne séjournèrent huit jours dans cette ville de Burgos, et ce peu de temps suffit au Roi de France pour soumettre une grande partie des villes d'alentour. Quant à celles qui s'obstinaient en leur rébellion, il les faisait raser et mettre tout à feu et à sang. Aussi bientôt l'effroi fut si grand par toute l'Espagne que de tous côtés les mutins s'empressaient à qui mieux mieux à apporter les clefs de leurs cités et

châteaux et à venir faire obéissance au Roi de France.

Au bout de ces huit jours, les deux rois quittèrent Burgos pour aller droit à Ségovie, mais ils trouvèrent en chemin les ambassadeurs des barons qui venaient vers eux pour traiter de la paix. Ces ambassadeurs essayèrent d'en remontrer au Roi de France de la part desdits barons en se plaignant beaucoup, quoique, certes, à grand tort, du Roi d'Espagne leur seigneur. Mais le Roi de France, qui était fort sage et vaillant, connaissant leur malice et leur mauvaise intention, les arrêta net, et il leur répondit qu'ils pouvaient se mettre en défense si cela leur semblait bon, car ils n'obtiendraient de lui aucun pardon avant qu'il ne les vît arriver tous, les nobles à genoux et le peuple en chemise et tête nue, crier merci devant leur roi. Et il ajouta

qu'il punirait quand même jusqu'au nombre de cinquante parmi les plus coupables afin d'en faire un perpétuel exemple.

Les ambassadeurs furent bien marris en entendant ces paroles, et non pas sans bonne raison, car ils voyaient bien qu'ils ne pourraient résister au Roi de France, et que même les deux tiers du pays étaient déjà en sa main. Fort confus, ils demandèrent dix jours de répit, que le Roi leur accorda, pour aller notifier les nouvelles à ceux qui les avaient envoyés. Ils retournèrent auprès des barons à qui ils firent leur rapport ; et tout le monde fut si étonné de la réponse du Roi de France que le plus hardi ne savait quoi dire.

CHAPITRE VI

COMMENT LA PLUPART DES BARONS AINSI QUE LE PEUPLE VINRENT DEVANT LES ROIS POUR LEUR CRIER MERCI.

Quand le peuple connut la réponse du Roi de France, il ne tarda point à se séparer des barons qui virent bien qu'ils ne pouvaient résister davantage. Alors ils allèrent vers le Roi de France pour se soumettre comme il l'avait prescrit à leurs ambassadeurs. Le Roi les reçut à merci et il s'informa diligemment des principaux ameuteurs du peuple ; il trouva que quatre des plus grands barons d'Espagne avaient machiné tout cela afin de parvenir au

royaume comme ils le voulaient. Il les fit prendre et jusqu'à cinquante de leurs complices avec eux, et il les fit mener tous jusqu'à Ségovie devers la Reine, laquelle vint à grand honneur et avec une fort belle compagnie au-devant dudit Roi et de son mari jusqu'à une distance de quatre lieues.

Quand elle fut tout près du Roi de France, elle se mit à deux genoux et elle ne voulut se lever jusqu'à ce que le Roi, descendant avec empressement de son cheval, la redressa et la baisa. La Reine, qui était dame fort sage commence à lui parler ainsi :

— « Hélas ! très haut et puissant Roi, qui pourrait vous récompenser du bien et secours que votre bénigne grâce donne à cette pauvre captive ? C'est chose impossible à tous les humains ; mais que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fasse la grâce à mon mari et à

moi d'y faire le possible et Dieu veuille parfaire le reste.

— Belle sœur, dit le Roi de France, qui fut fort content de cet accueil, cela est tout récompensé ; ne parlons plus que de faire bonne chère et allons voir votre mari qui vient ici après avec les prisonniers et les gens de votre royaume.

— Sire, dit-elle, quand je vous vois, je vois tout ; ainsi souffrez que je reste en votre compagnie ; mais que je ne vous déplaise point jusqu'à la ville. »

Quand le Roi vit la grande modestie de cette femme, il la fit monter à cheval et s'en retourna arrière et la mena avec lui vers le Roi d'Espagne, son mari, qui lui fit grande fête. Puis, ils s'en allèrent tous fort joyeusement, en devisant de beaucoup de choses, jusqu'en la ville, laquelle fut toute

tendue et le plus richement que l'on peut faire. Le noble Roi de France fut reçu avec le plus grand honneur, et lui et tous ses gens en furent très contents ainsi que de voir cette belle ville et si bien parée comme elle était.

CHAPITRE VII

COMMENT FUT FÊTÉE L'ENTRÉE DES ROIS DANS LA VILLE DE SÉGOVIE ET COMMENT ON PUNIT LES COUPABLES AINSI QU'IL CONVENAIT.

La fête dura quinze jours dans Ségovie, et de fort beaux divertissements et des joutes eurent lieu ; mais je les laisse pour abréger. Au bout de ces quinze jours, le noble Roi de France songea à tirer justice de ceux qui avaient outragé par leur rébellion le Roi d'Espagne. Il fit dresser un échafaud au milieu de la ville et là, devant le peuple, il fit décoller les quatre principaux coupables. Puis il départit les autres prisonniers et les

envoya dans les principales villes, afin que leur punition y servît d'exemple au peuple. Ainsi le Roi d'Espagne fut rétabli dans son pouvoir et il fut obéi et craint mieux qu'il ne l'avait jamais été. Cela fait, notre Roi délibéra de s'en retourner en France avec son armée.

CHAPITRE VIII

COMMENT LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE VOYANT QUE LE ROI DE FRANCE VOULAIT S'EN RETOURNER VINRENT S'AGENOUILLER DEVANT LUI EN LE REMERCIANT DU BIEN, DE L'HONNEUR ET DU SERVICE QU'IL LEUR AVAIT FAITS, ET COMMENT ILS LUI RECOMMANDÈRENT LEUR FILLE.

Quand le Roi d'Espagne et la Reine virent que le Roi de France voulait retourner dans son pays, ils ne savaient en quelle manière le remercier du bien et de l'honneur qu'il leur avait fait. Ils allèrent donc se mettre à ses pieds devant tout le peuple, en disant :

« Très haut et puissant Roi, nous

savons bien que vous ne pouvez guère demeurer ici plus longtemps à cause des grandes affaires qui vous réclament dans votre royaume. Nous savons également que nous ne saurions nous acquitter d'un bienfait tel que vous nous l'avez rendu, mais, toutefois, nous désirons fort d'accomplir envers vous ce qui est en notre pouvoir. Ainsi nous vous prions qu'il vous plaise de mettre sur nous et nos successeurs un tribut à votre convenance, car nous voulons tenir dorénavant notre royaume, comme bons et loyaux sujets, de vous et de vos successeurs. Et cela est bien juste après ce que vous avez fait pour nous. »

Quand le Roi entendit ces paroles, il fut fort touché et il leur répondit en les relevant :

« Mes amis, croyez qu'aucune envie de gagner ou d'acquérir du pays ne

m'a fait venir ici, mais seulement l'amour de la justice et le désir d'entretenir et de garder les honneurs royaux.

« Je vous prie qu'il ne soit plus parlé de telle chose, et cela autant que vous craignez de me déplaire; mais allez, et gouvernez sagement vos sujets selon la bonne justice et dans la crainte de Dieu. Car par ces moyens et non autrement vous prospérerez; et s'il vous survient quelque nouveau danger, faites-le-moi savoir, car je vous secourrai et aiderai sans faute. »

Voyant quel amour et quelle cordialité montrait le Roi de France, la Reine prit entre ses bras sa fille qui était de l'âge de cinq à six mois, et elle vint se placer devant lui en le priant qu'il lui plût d'écouter une petite requête qu'elle lui voulait faire.

« Je le veux bien », dit le Roi.

Alors la Reine commença à parler ainsi :

« Sire, puisque ainsi c'est en vous que nous avons toute notre espérance, laissez-moi vous recommander cette pauvre fille, que vous voyez ici entre mes bras ; nous n'espérons point d'avoir d'autres enfants, car nous sommes déjà avancés en âge. Qu'il vous plaise, si Dieu lui accorde de vivre assez pour être mariée, de la pourvoir d'un mari de votre choix et ainsi que vous le jugerez nécessaire, car nous désirons que le mari de notre fille soit établi roi de ce pays par vous et comme bon il vous semblera. »

Quand le Roi de France vit leur grande modestie et leur affection, il s'attendrit fort et répondit en cette manière :

— « Chers amis, je vous remercie de la grande affection que vous avez envers moi, et sachez que votre fille n'est pas à refuser ; et si Dieu accorde à mon fils de vivre assez et à votre fille aussi, je serais fort joyeux qu'ils fussent unis par le mariage. Et, si Dieu me fait la grâce de vivre jusqu'à cette heure, je vous promets que mon fils n'aura d'autre femme que votre fille.

— Hélas ! sire, ne pensez point, Dieu merci, que nous soyons, monseigneur mon mari et moi, si présomptueux que de vous en avoir parlé à cette fin ; mais donnez-lui seulement quelque seigneur de vos barons, comme vous le jugerez, car vous nous feriez trop d'honneur en lui donnant votre fils.

— Certes, dit le Roi de France, ce qui est dit est dit, et si nous vivons il

en sera question davantage un jour. Maintenant, il me faut prendre congé de vous.

— En vérité, dit la Reine, s'il vous plaît, monseigneur mon mari et moi, nous vous conduirons jusqu'à Paris, car j'ai grand désir de voir ma très honorée dame la Reine.

— Mes amis, répond le Roi, vous ne pouvez ni ne devez partir d'ici, quant à présent, car ce peuple qui vient à peine d'être réduit pourrait facilement en votre absence être séduit de nouveau ; songez que les parents de ceux que nous avons punis et les autres coupables à qui nous avons fait grâce pourraient entreprendre contre vous quelque mauvaise conspiration pour se venger. Ainsi demeurez dans votre royaume et entretenez-le en bonne paix et en bonne justice, et prenez garde et craignez et aimez Dieu

en le servant, car tout bien vous viendra de lui et sans sa grâce vous ne pouvez en avoir. Je vous recommande aussi l'état de l'Église et les pauvres ; prenez soin qu'ils ne soient opprimés ni maltraités et Dieu vous aimera. »

C'est ainsi que le Roi de France leur donna ces beaux enseignements en présence de plusieurs barons ; et ils prirent congé les uns des autres à regret et avec de grands soupirs.

CHAPITRE IX

COMMENT LE ROI DE FRANCE PRIT CONGÉ DU ROI D'ESPAGNE ET DE LA REINE ET COMMENT LE PEUPLE ACCOMPAGNA LE ROI UN GRAND CHEMIN.

Je dirai pour abréger que le Roi de France quitta l'Espagne au milieu des pleurs et des lamentations du Roi, de la Reine et de ceux du pays, qui l'accompagnèrent un grand espace de temps. Et le Roi d'Espagne fit de riches dons au Roi de France, à ses barons et à ses chevaliers, tellement qu'il n'y avait dans toute l'armée petit ni grand qui ne s'en louât et qui ne tînt le Roi d'Espagne pour vaillant et puissant seigneur.

Ils cheminèrent tant qu'ils arrivèrent à Paris, où ils furent reçus fort joyeusement et honorablement, et la fête dura dix jours, puis chacun prit congé du Roi, qui les renvoya tous, joyeux et contents, dans leur maison.

CHAPITRE X

COMMENT LE ROI DE FRANCE MOURUT, DONT IL FUT MENÉ GRAND DEUIL DANS TOUT LE ROYAUME.

Le Roi de France, au bout de quatre ou cinq ans après cela, prit une maladie qui dura assez longtemps, et à la fin il en mourut. Ce fut grand dommage pour le pays, et tout le peuple pleura la mort du Roi, et expressément la Reine, sa femme, qui l'aimait fort. Il fut embaumé comme il appartenait à un tel prince et seigneur. La Reine, qui était dame sage, après la sépulture du Roi, prit entre ses mains les affaires du royaume, car son fils

était encore jeune, et elle gouverna en bonne paix et dans l'observation de toute justice quelque peu de temps. Puis Monseigneur Jean, son fils, fut sacré roi au milieu d'une merveilleuse allégresse de tout le pays.

Mais laissons-les, et retournons au Roi et à la Reine d'Espagne, qui suivirent si bien les bons conseils que le Roi de France leur avait donnés qu'ils gouvernèrent leur pays et royaume en bonne paix, en justice et en amour de leurs sujets.

CHAPITRE XI

COMMENT LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE SURENT QUE LE BON ROI DE FRANCE ÉTAIT MORT, DONT ILS MENÈRENT GRAND DEUIL.

En ce temps vinrent des nouvelles en Espagne comment le Roi de France était allé de vie à trépas. Le Roi, la Reine et les barons du pays en menèrent un deuil extraordinaire, et il n'y eut monastère, église ni couvent où le Roi d'Espagne ne fit dire des prières et oraisons pour l'âme du bon Roi de France; et lui et la Reine, sa femme, portèrent le deuil de leur ami un an plein, et firent parfaitement leur devoir. Toutefois, il n'est deuil qui, au

bout de quelque temps, ne s'apaise et que l'on n'oublie, et surtout quand les parties sont loin les unes des autres. Le Roi et la Reine d'Espagne nourrirent leur fille avec grand soin, et ils lui firent apprendre les bonnes mœurs et à parler divers langages, tellement que l'on ne connaissait dans tout le royaume fille plus belle, plus sage, ni mieux morigénée qu'elle l'était.

Le père et la mère devinrent vieux : comme ils n'avaient point d'autre enfant que cette fille, de l'âge de quinze ans ou environ, ils pensèrent entre eux que, pour faire sagement, il était besoin et temps de la marier à quelqu'un qui gouvernerait le royaume. Ils se mirent donc à s'enquérir par toutes les terres d'un mari qui fut propice à leur fille ; car ils avaient complètement oublié la promesse qu'ils avaient faite autrefois au Roi de France.

Or, il advint que le Roi d'Angleterre, qui était veuf, en sut quelque chose, et il envoya une ambassade en Espagne.

CHAPITRE XII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIANÇA LA FILLE DU ROI ET DE LA REINE D'ESPAGNE, APPELÉE ANNE, PAR PROCUREUR.

Le Roi d'Angleterre qui entendit parler de cette fille qui était si belle, si sage et bien morigénée, pensa en lui-même qu'il serait bon de la faire demander. A cette fin, il envoya en Espagne une fort belle compagnie de barons et chevaliers en ambassade pour demander la princesse en mariage ; et ils donnèrent plusieurs beaux présents au Roi et à la Reine, à leur fille et aux barons et chevaliers d'Espagne, pour mieux les attirer à leur

volonté, et firent tant envers le Roi et la Reine que la princesse leur fut accordée ; mais elle n'était pas bien contente de cela, car on lui avait rapporté que le Roi d'Angleterre était déjà fort vieux et cassé. Néanmoins, pour l'amour de son père et de sa mère, elle n'osa sonner mot, afin qu'ils n'en fussent marris ni courroucés contre elle.

Les fiançailles furent faites par procureur, et ce fut le comte de Lancastre qui fiança la princesse pour et au nom du Roi ; et les ambassadeurs anglais, qui étaient fort contents, donnèrent de beaux joyaux à leur nouvelle dame et aux demoiselles. Après quoi ils décidèrent de s'en retourner et de faire la réponse au Roi leur maître. On convint d'une date pour le mariage, et les ambassadeurs promirent que dans ce délai ils amèneraient leur Roi.

Ainsi prirent congé les uns des autres, et les Anglais quittèrent l'Espagne fort satisfaits de ce qu'ils avaient besogné. Et ils cheminèrent tant qu'ils arrivèrent en Angleterre, où ils furent reçus avec grande joie, et ils vinrent à Londres, où le Roi les accueillit et traita merveilleusement.

CHAPITRE XIII

COMMENT LES AMBASSADEURS APPORTÈRENT AU ROI D'ANGLETERRE LA NOUVELLE DE CE QU'ILS AVAIENT FAIT AVEC LE ROI D'ESPAGNE.

Le Roi d'Angleterre reçut ses ambassadeurs avec grand honneur et joie comme nous venons de le dire, et il leur demanda comment ils avaient besogné touchant l'affaire.

« Sire, fit le comte de Lancastre, à peine arrivés en Espagne nous en parlâmes au Roi et à la Reine, qui nous répondirent qu'ils étaient bien joyeux de ce mariage et que vous leur faisiez beaucoup d'honneur. Après quoi, sans

plus attendre, je fiançai la princesse pour vous comme procureur, et nous avons pris date d'épouser dans quatre mois. »

En entendant cela, le Roi fut tellement surpris de joie qu'il fit crier dans Londres de ne point ouvrir les boutiques pendant huit jours et de se réjouir. Quant à lui, il fit faire de grands apprêts pour aller épouser celle qui avait déjà gagné son cœur. Il désirait fort la contenter, à cause du bien qu'on lui avait dit d'elle, et peut-être espérait-il l'amadouer, car on lui avait rapporté secrètement qu'elle ne prenait pas plaisir à ce mariage. Et comme le Roi d'Angleterre ne trouvait pas dans son pays des draps d'or à sa convenance, il délibéra de venir à Paris pour s'y fournir, ainsi que de bagues, colliers et autres joyaux dont il avait besoin.

Il partit d'Angleterre accompagné

d'un grand nombre de chevaliers et de barons, car en ce temps-là il n'y avait nouvelles de guerre, et il vint descendre en Normandie avec environ quatre cents chevaux caparaçonnés selon la mode de son pays. Il chemina tant, qu'il vint à Paris, où se trouvait le jeune Roi de France qui était de l'âge de dix-huit à vingt ans, et si beau, si sage, que c'était merveille ; et il se laissait conduire en tout par la Reine sa mère, et bien lui en prenait, car elle administrait le royaume en bonne justice et tranquillité.

CHAPITRE XIV

COMMENT LA REINE DE FRANCE ENVOYA AU-DEVANT DU ROI D'ANGLETERRE SES BARONS ET AUSSI LES BOURGEOIS DE LA VILLE.

Quand la Reine de France sut la venue du Roi d'Angleterre, elle fit aller au-devant de lui tous les barons, les bourgeois et les citoyens de Paris en belle ordonnance. Ce jour-là, le jeune Roi, son fils, se trouvait à une chasse de sanglier au bois de Vincennes.

Quand le Roi d'Angleterre fut entré dans Paris, il vint voir la Reine, qui l'accueillit et traita fort bien ; et comme ils étaient à souper, le Roi d'Angleterre déclara à la Reine la cause de son

voyage et pourquoi il était passé par la France. Il loua extraordinairement la beauté et les vertus de la princesse, sa fiancée, et il n'avait point d'autre matière en tête, faisant voir qu'il était comme ces vieillards qui sont incontinent menés par la bride. Après le souper vinrent les musiciens avec leurs instruments, et tout le monde dansa et on fit la meilleure chère qui fut possible. Le Roi d'Angleterre souhaita fort de voir le jeune Roi de France, et, après qu'ils eurent longuement devisé, il se retira, et aussi tous les gens de sa suite, qui étaient fort contents de la réception et de l'honneur que la Reine leur avait faits. Et quand le Roi fut dans sa chambre, ils commencèrent à en parler, et ils louèrent beaucoup la Reine de ses gracieusetés.

Quand la Reine fut dans sa chambre, il lui souvint des paroles que le feu

Roi, son mari, lui avait dites en revenant d'Espagne : c'est-à-dire que leur fils devait épouser un jour la princesse de ce pays. La Reine désirait fort que son fils fût marié. Elle envoya donc quérir le duc d'Orléans et le duc de Bourbon qui avaient été en Espagne avec le feu Roi, et elle leur dit :

« Beaux cousins, je vous ai envoyé quérir parce que vous êtes mes principaux amis, ainsi que de mon fils. Vous avez entendu tout ce qu'on raconte à l'avantage de cette princesse d'Espagne. Vous savez bien qu'il est temps que le Roi, mon fils, soit marié. Donc j'ai pensé qu'il ne pourrait trouver plus beau mariage, si la fille est telle qu'on le dit. Conseillez-moi là-dessus, je vous prie, car je crois que si le Roi d'Espagne savait que mon fils voulût avoir la princesse pour femme, il la lui donnerait volontiers. »

Les seigneurs approuvant, la Reine, lui dirent qu'en effet on ne pouvait mieux faire. Ils se tinrent pour fort coupables de ce qu'ils n'en avaient parlé plus tôt. Ils montent à cheval incontinent et ils s'en vont, sans grande compagnie, au bois de Vincennes, devers le jeune Roi, leur seigneur. Ils le trouvèrent couché, mais, dès qu'il sut qu'ils étaient arrivés, il les manda auprès de son lit afin de connaître quel soin les pressait à cette heure, car il était déjà fort tard.

CHAPITRE XV

COMMENT LES DUCS D'ORLÉANS ET DE BOURBON VINRENT NUITAMMENT AU BOIS DE VINCENNES POUR APPORTER LES NOUVELLES AU ROI.

Quand les barons eurent raconté au Roi tout ce dont il avait été question entre sa mère et eux, il leur dit qu'ils s'allassent coucher, et que demain il y aurait pensé et leur ferait sa réponse de bon matin. Ainsi les barons prirent congé de lui et ils s'en allèrent dans leurs chambres.

Et quand le Roi demeura seul, il croyait dormir, mais il ne pouvait pas.

Il veilla toute la nuit en pensant à la beauté qu'on lui avait dit être en cette princesse qui lui était déjà entrée au cœur ; mais il craignait fort le refus, parce que le Roi d'Angleterre l'avait déjà fiancée. Il délibéra donc une fort étrange façon de s'y prendre, et il la mena, comme vous entendrez, à bonne fin, le plus sagement que jamais fit quelqu'un.

Quand vint le matin, le Roi, qui n'avait pas oublié son dessein, se leva sans tarder. Il dit à ses barons :

« Je veux aller vers la Reine, ma mère, si secrètement que personne n'en saura rien. Allez devant, et faites-moi assembler les principaux parmi ceux de mon Conseil dans quelque lieu bien caché. »

Ses barons partirent de Vincennes et ils arrivèrent bientôt à Paris, car ce n'était guère loin, et ils se présentèrent -

devant la Reine pour lui dire ce qu'ils avaient fait et comment le Roi, son fils, venait dissimulé, car il ne voulait pas être reconnu par les Anglais, sachant que leur Roi tenait singulièrement à son projet de mariage.

CHAPITRE XVI

COMMENT LE ROI DE FRANCE VINT DISSIMULÉ DE PEUR QU'IL NE FÛT RECONNU PAR LES ANGLAIS.

Peu après le jeune Roi vint trouver sa mère, qui, aussitôt qu'elle le vit, lui fit mille tendresses.

Les principaux personnages de la baronnie et du Conseil s'assemblèrent à l'instant, et le jeune Roi commença à parler en cette manière :

« Ma chère dame et mère, je sais bien que ni vous, ni mes parents qui sont ici, ne voudriez me conseiller une chose qui ne fût à mon honneur et profit. Donc, si cette princesse est telle

qu'on la dit, je devrais bien vous écouter, car je ne saurais trouver mieux. Mais j'y vois deux grands obstacles et empêchements : d'abord elle est fiancée au Roi d'Angleterre qui y va pour l'épouser, et nous avons à craindre que son père, le Roi d'Espagne, ne se décide point à rompre sa promesse ; et, s'il en était ainsi, nous en aurions reproche et déshonneur perpétuels. L'autre point est que si ledit Roi d'Espagne nous l'accorde, et puis, quand nous l'aurons vue, elle ne nous est point agréable, ce serait une autre grande vilenie de lui avoir fait perdre son premier mariage. Et, comme vous savez, c'est une chose qui doit venir de franche volonté, car c'est une longue chance que le mariage. Ainsi, pour donner une conclusion à ces deux points, je vous dirai que l'idée me vint de m'en aller en

Espagne en habit dissimulé, mais avec la plus grande pompe qui sera possible ; et je changerai mon nom et je ferai aller mon armée et mes chariots par quelque autre lieu, mais je saurai faire en sorte que mes gens sachent de mes nouvelles tous les jours. Et quand je serai arrivé par là, je verrai bien si je dois épouser ou non. Je vous prie, mes amis, d'aviser sur tout cela et de m'en dire votre opinion, car la mienne n'est point si arrêtée que je ne veuille user d'une bonne remontrance. »

Quand la Reine entendit parler son fils si sagement, elle en fut fort joyeuse, et tous ceux du Conseil le furent aussi. Donc la Reine commence à dire en cette manière :

« Mon très aimé fils, il me semble que votre intention de vous en aller de la façon que vous dites, est merveilleusement sage ; car, principalement,

aucun mariage ne se doit faire sans que les parties y consentent et y viennent par bonne et vraie amour, autrement on en tire beaucoup d'inconvénients. Ainsi, j'approuve votre dessein, pourvu toutefois que vous alliez en Espagne dans le plus grand appareil que faire se pourra, car monseigneur votre père y alla en grand triomphe et honneur. Ayez tout l'éclat convenable et faites honorer et craindre toujours votre royaume. »

Nous dirons pour abréger que l'assistance entière fut de l'opinion de la Reine. On arrêta d'avance tout par le menu. Ainsi, le jeune Roi ne devait point voir le Roi d'Angleterre, sinon secrètement, car il ne fallait pas que celui-ci pût le reconnaître plus tard ; on ferait réserver chez les marchands une grande quantité de draps d'or et de soie, les plus belles bagues,

chaînes, colliers et autres choses nécessaires en pareil cas, et on n'en laisserait qu'une petite partie pour le Roi d'Angleterre que la Reine retiendrait à Paris quelques jours encore, jusqu'à ce que son fils, le jeune Roi de France, fût en état d'entreprendre son voyage.

La Reine fit ouvrir tous les trésors du feu Roi, son mari, qui étaient merveilleusement abondants, et le duc d'Orléans eut en charge de presser les préparatifs. Il choisit cent parmi les plus beaux barons du royaume, tous de l'âge du Roi. Il choisit encore cent jeunes pages beaux comme le jour et qui avaient les cheveux aussi jaunes que l'or fin. Le duc d'Orléans fit habiller ces pages d'une livrée la plus riche du monde. Le Roi retourna à Vincennes après avoir ordonné au duç d'Orléans de faire la plus grande

diligence, et de lui amener les pages et les barons aussitôt qu'ils seraient prêts. Cependant ledit duc d'Orléans, secondé par le duc de Bourbon, faisait apprêter deux mille hommes d'armes et quatre mille archers, lesquels avec les pages armés de dagues devaient conduire et garder les innombrables coffres et bahuts où l'on avait serré les draps d'or et de soie, les bagues et autres richesses difficiles à énumérer. Et il y avait des couturiers et des brodeurs en grand nombre, qui ne faisaient autre chose nuit et jour, sinon de travailler à des habillements de toute sorte.

La Reine retint le Roi d'Angleterre le mieux qu'elle put et le plus honorablement que faire se pouvait, en attendant que son fils fût prêt. Cependant ledit Roi d'Angleterre faisait chercher des draps d'or et de soie

ainsi que des bagues et autres joyaux, mais il en trouvait bien peu, car le Roi de France en avait pris le meilleur et le plus beau. Et les Anglais s'ébahissaient de ce que dans une ville telle que Paris, il y avait si peu de draps de soie ; toutefois force leur fut de se contenter de ce qu'ils trouvèrent. Cependant le Roi de France fut prêt pour partir, et ses gens s'en allèrent secrètement par bandes, les uns par un endroit, les autres par un autre, et si diligemment que ni le Roi d'Angleterre ni personne de sa suite n'en eut soupçon.

CHAPITRE XVII

COMMENT LES CENT CHEVALIERS ET LES CENT PAGES, TOUS MONTÉS ET HABILLÉS DE MÊME, ARRIVÈRENT AUPRÈS DU ROI DE FRANCE A VINCENNES.

Les cent barons et les cent pages, en belle ordonnance, vinrent trouver le Roi à Vincennes. Ils étaient habillés si mignonnement que c'était merveille et belle chose à voir : velours sombre brodé de fin or, pourpoints de satin cramoisi. Ils étaient extraordinairement beaux et blonds, et bien en point. Mais le Roi l'emportait sur tous les autres, tant son charmant visage et sa haute taille avaient de perfection.

Aussitôt, le Roi défendit à ses gens de dire à personne qui il était, car il voulait se faire passer pour un nommé Jean de Paris, fils d'un riche bourgeois de cette ville, lequel lui avait laissé en mourant de fort grands biens.

Quand il sut que le Roi d'Angleterre avait décidé de partir le lendemain, il prit les devants et tira son chemin par la Beauce, car il savait bien que le Roi anglais voulait tirer le sien vers Orléans et de là à Bordeaux. Donc, le Roi de France alla jusqu'à Etampes, et quand il fut averti que le Roi d'Angleterre venait, il partit et se mit à chevaucher à travers la Beauce tout doucement, car c'était bien son intention de se laisser rattraper.

Ainsi chevauchait le jeune Roi, qui se faisait nommer Jean de Paris, avec deux cents chevaux grisons et une

petite escorte seulement, car la plus grande partie de son armée, qui menait avec elle les chariots et les richesses, afin que le Roi d'Angleterre ne l'aperçût point, avait pris un autre chemin; mais ils avaient tous les jours des nouvelles les uns des autres.

Ce fut un mardi que le Roi anglais quitta Etampes, et il chevauchait grande allure. Et il advint que ses gens lui dirent qu'il y avait devant eux une compagnie fort belle et vêtue richement. Alors le Roi d'Angleterre commanda à l'un de ses barons d'appeler un héraut, lequel vint sans tarder; et le Roi lui dit d'aller voir cette belle compagnie, et de demander qui en était le seigneur, et de le saluer de sa part.

CHAPITRE XVIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENVOYA L'UN DE SES HÉRAUTS VERS LES FRANÇAIS POUR SAVOIR QUI ILS ÉTAIENT, ET COMMENT LE HÉRAUT DEMANDA LE CHEF DE LA COMPAGNIE.

Le héraut partit sans tarder. Et il pique son cheval des éperons et il fait tant qu'il arrive près des Français. Il regarde comme ils chevauchaient en belle ordonnance sur des bêtes toutes pareilles. Il ne sait que faire, car il lui semble que ce sont des anges descendus des cieux. Jamais de sa vie il n'avait admiré une si belle compagnie.

Enfin il prend courage et se met en la garde de Dieu. Il s'approche des derniers de la bande et, tout peureux et tremblant, il leur dit :

— « Dieu vous garde, Messeigneurs; veuillez apprendre que le Roi d'Angleterre, mon maître, qui vient ici derrière, m'a envoyé vers vous pour savoir qui était le capitaine et seigneur d'une si belle compagnie.

— Ami, dit l'un d'eux, elle est à Jean de Paris, notre maître.

— Et est-il ici ?

— Oui, répondirent les Français, il chevauche bien loin devant nous.

— Croyez-vous, fit le héraut, que je puisse lui parler, et quel cheval chevauche-t-il ?

— Vous pourrez bien lui parler, mais il vous faut vous hâter un peu de chevaucher.

— Et comment le reconnaîtrais-je ?

— Il est habillé de la même façon que tous ceux de sa suite, mais vous pourrez le reconnaître à une petite verge blanche qu'il porte à la main. »

Le héraut, après avoir remercié, se mit à chevaucher à travers la presse de soldats, et il voyait partout tant de richesses qu'il était quasiment comme un homme qui rêve. Il chevaucha tant qu'il aperçut enfin celui qu'il cherchait. Alors il vint à lui et le salua avec honneur en disant :

— « Très haut et puissant, je ne connais point vos titres par lesquels je puisse vous honorer comme il sied ; ainsi, tenez-moi pour excusé. Qu'il vous plaise d'apprendre, mon très redouté et honoré seigneur, que le Roi d'Angleterre, mon maître, m'a envoyé vers Votre Seigneurie pour savoir qui vous étiez, car il est bien près d'ici et il désire fort d'être votre compagnon.

— Mon ami, fit le Roi de France, vous pourrez lui dire que je me recommande à sa bonne grâce, et que, s'il chevauche un peu vite, il nous joindra assez facilement, car nous ne chevauchons pas trop fort.

— Saurais-je lui dire qui vous êtes? fit le héraut.

— Mon ami, dites-lui que je suis appelé Jean de Paris. »

Le héraut n'osa l'interroger davantage, craignant de lui déplaire, et il s'en retourna vers son seigneur tout émerveillé de ce qu'il avait vu. Il lui dit qu'il y avait, avec environ deux cents chevaux, tous d'une même livrée et d'un même poil, cent chevaliers et cent pages les plus beaux du monde, tous pareillement habillés et d'âge égal.

— « Il semblait, reprit le héraut, que ce fussent plutôt esprits que corps mortels. Toutefois je vins à eux et

je fis tant que je parlai à leur maître, et le saluai de votre part. Il me dit qu'il était nommé Jean de Paris ; je n'osai l'interroger plus avant. Il n'y a entre lui et ses hommes aucune différence, sinon qu'il porte un bâton blanc en sa main et qu'il est merveilleusement plus beau que tous les autres. Pour finir, je vous dirai, Monseigneur, qu'il ne chevauche point si fort que vous ne le puissiez joindre bientôt. »

CHAPITRE XIX

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE COMMANDA A SES BARONS DE CHEVAUCHER PLUS FORT QUAND IL SUT DES NOUVELLES DE JEAN DE PARIS.

« Or chevauchons », dit le Roi d'Angleterre.

Il commande aux principaux de ses barons d'aller près de lui en belle ordonnance, et ils chevauchèrent tant qu'ils vinrent à joindre ceux de l'arrière-garde de Jean de Paris. Et quand le Roi anglais les vit, il en fut émerveillé. Il les salua fort courtoisement et ils lui rendirent son salut de même.

— « Messeigneurs, dit le Roi d'Angleterre, je vous prie que vous veuilliez me montrer Jean de Paris, pour ce que l'on m'a dit qu'il est seigneur de cette compagnie.

— Sire, firent-ils, nous sommes ses serviteurs. Vous le trouverez un peu plus avant, et vous pourrez le reconnaître à un bâton blanc qu'il porte à la main.

— Je vais lui parler, fit le Roi d'Angleterre.

— A la bonne heure », firent-ils.

CHAPITRE XX

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ARRIVA AUPRÈS DE JEAN DE PARIS ET COMMENT ILS SE SALUÈRENT FORT COURTOISEMENT.

Le Roi anglais chevaucha tant, en regardant de çà et de là, qu'il vint jusqu'à Jean de Paris qu'il salua fort courtoisement en disant :

— « Que Dieu donne honneur et joie à Jean de Paris et à sa belle compagnie ; qu'il ne vous déplaise point si je vous nomme ainsi tout court, car j'ignore le titre de votre principale seigneurie.

— Sire, dit Jean de Paris, vous ne l'ignorez point, car c'est mon droit ti-

tre que Jean de Paris. Soyez le très bien venu, et dites-moi, s'il vous plaît, le vôtre.

— Volontiers, fit-il ; je suis appelé le Roi des Anglais.

— A la bonne heure, dit Jean de Paris ; et où allez-vous ?

— Je m'en vais épouser en Espagne la fille du Roi du pays.

— A la bonne heure, par saint Piquaut, dit Jean de Paris.

— Et vous, dit le Roi, dans quel pays allez-vous ?

— Moi, fit Jean de Paris, je m'en vais passer le temps en voyageant, car je m'ennuyais à Paris. J'irai jusqu'à Bordeaux et ailleurs, si le cœur m'en dit.

— Or, dites-moi, beau sire, dit le Roi, si c'est votre plaisir, de quelle condition êtes-vous pour mener une pareille compagnie, car c'est la plus belle que je vis jamais.

— En vérité, répondit-il, je suis fils d'un fort riche bourgeois de Paris, qui mourut il y a longtemps en me laissant de fort grands biens; je m'en vais en dépenser une partie, et puis j'en amasserai d'un autre côté.

— Comment! amasser? dit le roi; et menez-vous tout ce train à vos frais?

— Oui, certes, et c'est bien peu de chose pour moi, vu ce que mon père m'a laissé.

— Par ma foi, dit l'Anglais, vous en verrez bientôt le bout, car il n'y a Roi sur terre qui n'en fût las et chargé, d'entretenir un aussi beau train.

— Certes, dit Jean de Paris, mais n'en ayez souci, car j'en ai bien plus ailleurs. Or, chevauchons plus fort, car il nous faut aller coucher près d'Orléans. »

Ils s'en vont chevauchant plus fort

qu'ils n'avaient accoutumé. Et le Roi disait de temps à autre à ses gens :

— « Cet homme est bien fou d'aller ainsi, dépensant le sien par le monde, et fût-il roi ou empereur, il mène trop grand train.

— Sire, répondaient ses gens, il a fort belle contenance, et s'il n'était pas bien sage, aurait-il su assembler, pour riche qu'il soit, une pareille compagnie ?

— C'est bien vrai, disait le Roi ; je ne sais que penser ! Mais, je ne puis croire que le fils d'un bourgeois de Paris puisse maintenir un pareil train. »

Puis il piquait et venait parler à Jean de Paris, qui le recevait avec toute la politesse indispensable, et cependant avec une fort belle gravité.

Quand ils furent près d'un lieu nommé Artenay, Jean de Paris dit au Roi d'Angleterre qui le regardait avec une grande curiosité :

— « Sire, si c'est votre plaisir, vous viendrez souper avec moi, et nous ferons bonne chère.

— Je vous remercie, mon ami, dit le Roi d'Angleterre, mais je vous prie de venir plutôt avec moi, et nous deviserons des choses que nous avons vues.

— Sire, c'est impossible, répondit Jean de Paris, car pour rien je n'abandonnerai mes gens. »

Ainsi, en parlant de beaucoup de choses, ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent au dit lieu pour loger. Ils trouvèrent là les fourriers de Jean de Paris, lesquels avaient arrangé les logis le plus somptueusement que l'on pouvait faire. Et les cuisiniers et maîtres d'hôtel de Jean de Paris allaient toujours devant afin que tout fût prêt quand leur seigneur serait arrivé. Le Roi d'Angleterre ne faisait point ainsi,

et à cause de cela il lui fallait se contenter de ce qu'il trouvait dans les hôtelleries, qui souvent étaient mal approvisionnées.

Enfin, comme Jean de Paris et le Roi d'Angleterre ne parvenaient point à s'entendre, quand ils furent arrivés près de la ville, ils s'en allèrent chacun à son logis avec leurs gens.

CHAPITRE XXI

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE S'EN ALLA EN SON LOGIS, ET COMMENT JEAN DE PARIS LUI ENVOYA DES PROVISIONS POUR SON SOUPER.

Quand Jean de Paris fut entré en son logis, il fut fort content de le trouver bien arrangé et le souper prêt. Et il y avait grande quantité de venaison et de volailles de toutes sortes, car un nombreux personnel ne faisait autre chose que d'aller à travers le pays pour chercher et acheter ce qui était nécessaire ; ainsi rien ne manquait. Les gens du Roi d'Angleterre firent tuer des bœufs et des moutons et de vieilles poulailles qu'ils trouvaient ;

vous pouvez penser si la chair était fort tendre ! Quand il fut temps de souper, Jean de Paris fit porter au Roi d'Angleterre, dans un grand plat d'or, des mets de toutes sortes, et du vin à foison. En voyant cela le Roi et tous les Anglais furent encore plus ébahis qu'auparavant. Toutefois le Roi d'Angleterre remercia les domestiques de Jean de Paris et s'assit pour manger, tandis que les aliments étaient chauds, car son souper à lui n'était point prêt, et même il n'y avait pas grand'chose à attendre.

C'était, entre le Roi d'Angleterre et ses commensaux, grand débat sur Jean de Paris.

Les uns disaient :

— « Il est bien fou de dépenser aussi légèrement un si grand trésor ; il est impossible qu'il lui dure longtemps. »

Les autres disaient :

— « Ma foi, il a une fort belle attitude, et il ressemble bien à un homme sage.

— Certes, dit un autre, je m'émerveille de son air, qu'il a si grave et si hautain ! Car, à la vérité, il ne tient compte du Roi non plus que de son pareil.

— Mais où a-t-il trouvé, dit le Roi, des provisions comme celles qu'il nous a envoyées ? Et quelle vaisselle il a ! Vraiment c'est une chose bien dure à croire quand on ne l'a point vue. Toutefois c'est un beau passe-temps que d'être en sa compagnie ; plût à Dieu qu'il voulût suivre notre chemin !

— Certes, Sire, dit un Anglais, il le suivra jusqu'à Bordeaux, ainsi qu'il l'a dit.

— J'en suis fort content, dit le Roi ; nous n'avons rien à lui envoyer, mais

je veux que vous soyez celui qui ira le remercier des présents qu'il nous a faits. Et vous lui demanderez s'il veut venir coucher dans notre logis, car je crois que nous avons le meilleur quartier. Voyez, car je suis curieux de l'apprendre, comment il est installé et sa façon de faire.

— Volontiers, Sire, nous irons et nous en saurons quelque chose pour vous raconter, s'il lui plaît de nous laisser entrer chez lui. Et nous saluerons de votre part Jean de Paris et sa noble compagnie. »

CHAPITRE XXII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENVOYA SIX DE SES BARONS VERS JEAN DE PARIS POUR LE REMERCIER DES PRÉSENTS QU'IL LUI AVAIT FAITS, ET POUR LUI DIRE DE VENIR COUCHER CHEZ LE ROI.

Les barons du Roi d'Angleterre s'en allèrent au quartier de Jean de Paris. Ils le trouvèrent tout entouré de fossés et d'ouvrages de fortification volante ; et il y avait des gardes armés à la porte. Ils en furent tout émerveillés et ils demandèrent aux dits gardes à qui ils appartenaient.

— « Nous sommes à Jean de Paris,

répondirent les gardes. Et vous, à qui êtes-vous ?

— Messeigneurs, nous sommes, dirent les Anglais, au Roi d'Angleterre, qui nous envoie vers Jean de Paris pour le remercier des présents qu'il lui a faits. Vous nous conduirez devant lui, s'il vous plaît.

— Oui, volontiers, dirent-ils, car il nous a commandé de ne rien refuser aux Anglais, parce qu'ils ont voyagé en sa compagnie. »

Les barons entrèrent, tout émerveillés de ce qu'ils voyaient, et quand ils furent devant l'appartement de Jean de Paris, ils trouvèrent d'autres gardes qui défendaient la porte. Ils les saluèrent et leur dirent la cause de leur venue ; et alors le capitaine de ces gardes alla savoir si l'on les laisserait entrer. Il revint incontinent, et il dit aux Anglais :

« Messeigneurs, notre maître est à table ; néanmoins, il veut bien que vous entriez. Or suivez-moi. »

Donc il marcha devant et les barons à sa suite.

Quand il entra dans la salle où se tenait Jean de Paris, le capitaine se jeta à genoux et les Anglais en firent autant quand ils virent une pareille pompe, et que Jean de Paris était à table tout seul, tandis que ses gens l'entouraient en si beau silence. Ceux à qui il parlait mettaient toujours le genou en terre.

La salle était toute tendue d'une fort riche tapisserie, et il y en avait une pareille au plafond comme par terre. Jean de Paris souhaita la bienvenue aux Anglais et les accueillit avec mille marques d'amitié. Tout en soupant, il devisa longuement avec eux, et quand il eut soupé et que

grâces furent dites, des instruments de toutes sortes commencèrent à sonner fort mélodieusement.

On mena souper les Anglais avec les barons de France, et ils furent servis superbement, et tout de mets chauds, et ils s'émerveillaient outre mesure de la grande richesse qui y était et de la vaisselle d'or et d'argent qu'ils voyaient.

Après souper, les Anglais prirent congé et s'en retournèrent chez leur Roi, à qui ils contèrent tout au long ce qu'ils avaient vu, et le Roi d'Angleterre en était de plus en plus ébahi. Il ne savait que dire, mais il délibérait de ne point quitter Jean de Paris tant qu'il voudrait suivre le même chemin que lui.

Quand vint le matin, Jean de Paris alla à l'église, où on lui avait fait tendre un fort riche et beau dais ; puis, d'ha-

biles chantres qu'il menait avec lui commencèrent à chanter la messe. Il y eut des Anglais qui bientôt allèrent raconter tout cela à leur Roi, lequel s'en vint à l'église le plus hâtivement qu'il put. Jean de Paris lui manda de venir sous son dais ; on l'alla quérir et on lui dit :

« Sire, Jean de Paris vous prie de venir sous son dais ; vous y serez mieux à votre aise. »

Le Roi leur dit :

« J'irai volontiers. »

Quand le Roi d'Angleterre vint sous le dais, il salua Jean de Paris, qui lui rendit son salut et lui fit place auprès de lui. Et c'était chose fort agréable à voir que ce dais, avec les beaux coussins et oreillers qui y étaient rangés.

Quand la messe fut dite, ils prirent congé les uns des autres et s'en vinrent chacun chez soi pour déjeuner. Jean

de Paris envoya au Roi d'Angleterre des mets tout chauds, comme il l'avait fait le soir. Puis ils montèrent à cheval et ils chevauchèrent de la façon que vous avez ouïe déjà, jusqu'à Bordeaux. Et toujours Jean de Paris trouvait ses logis tout prêts et fournis de vivres en abondance, et à chaque repas, il en envoyait au Roi d'Angleterre, qui s'émerveillait fort d'où pareille provision pouvait venir, surtout quand ils logeaient dans de toutes petites bourgades, comme cela leur arrivait certains soirs.

CHAPITRE XXIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ET JEAN DE PARIS CHEVAUCHÈRENT ENSEMBLE ET QUELS PROPOS ILS TENAIENT.

Un jour, comme ils chevauchaient par-delà Bordeaux, le roi Anglais demanda à Jean de Paris s'il avait l'intention d'aller jusqu'à Bayonne, et Jean de Paris lui répondit que oui.

— « Plût à Dieu, dit le Roi, que le plan de votre voyage s'arrangeât de façon à vous conduire jusqu'en Espagne, car j'en serais fort joyeux.

— Certes, dit alors Jean de Paris, cela se pourrait; car, s'il me prend fantaisie de le faire, je le ferai, s'il plaît

à Dieu. Je ne suis sujet à autre chose, après Dieu, sinon à mon vouloir, car pour homme qui vive je ne ferais qu'à ma volonté.

— Hé, hé ! dit le Roi d'Angleterre, si vous vivez longtemps en ce monde, il vous faudra peut-être parler autrement, ou vous pourrez bien savoir ce que veut dire pauvreté.

— Certes, dit Jean de Paris, je n'en ai cure, car, Dieu merci, j'ai plus de biens que je n'en saurais dissiper en menant toute ma vie un semblable train. »

Le Roi d'Angleterre regarda ses gens, et il se disait que cet homme n'était pas dans son bon sens, et il en était tout ébahi, tellement qu'il ne savait que penser.

CHAPITRE XXIV

COMMENT JEAN DE PARIS ET SES GENS, VOYANT LA PLUIE VENIR, VÊTIRENT LEURS MANTEAUX ET LEURS CHAPERONS A GORGES.

Donc, un jour, comme ils chevauchaient entre Cibe-Favyère et Bayonne, il se mit à pleuvoir très fort.

Quand Jean de Paris et ses gens virent que la pluie tombait à verse, ils prirent leurs manteaux et leurs chaperons à gorges. Et le Roi d'Angleterre, les voyant ainsi bien abrités contre la pluie, dit:

« Jean de Paris, mon ami, vous et vos gens vous trouvez de bons habil-

lements contre la pluie et le mauvais temps. »

Il disait cela tout étonné, car, à cette époque, l'usage des manteaux et la manière de les confectionner étaient totalement ignorés en Angleterre. Nos Anglais portaient leurs belles robes qu'ils avaient fait faire pour les noces, et cela se comprend, vu que dans leurs pays on n'avait point encore imaginé d'emporter en voyage des malles et des bahuts. Vous pensez bien dans quel état pouvaient être, à cause de la pluie, leurs robes qui étaient les unes longues, les autres courtes, et pour la plupart garnies de martres, de renards, ou de quelque autre espèce de fourrure. Vous eussiez vu le lendemain le drap qui flottait sur lesdites fourrures gâtées et rétrécies.

Jean de Paris répondit au Roi d'Angleterre en cette manière :

« Sire, vous qui êtes Roi d'Angleterre et grand seigneur, vous auriez dû faire porter à vos gens des maisons pour s'abriter en temps de pluie. »

Le Roi d'Angleterre se prit à rire fort en entendant ces paroles, et il répondit :

« Par Dieu, mon ami, il faudrait avoir des éléphants en nombre considérable pour porter tant de maisons. »

Puis il se retira vers ses barons en riant et en disant :

« Avez-vous entendu ce que ce galant vient de dire ? Ne montre-t-il pas bien que c'est un folâtre ? Il lui est avis, à cause de la grande fortune qu'il a, laquelle il n'a point acquise, que rien ne lui est impossible.

— Sire, dirent les barons anglais, il n'est pas sans agrément que d'être en sa compagnie. Vous ne devez point vous ennuyer, car il est assez plaisant

et il égaie la monotonie du voyage. Plût à Dieu qu'il voulût aller avec vous aux noces, car il vous ferait certainement honneur par sa présence. Toutefois il ne faut pas qu'il exige une bonne somme d'argent pour cela.

— Je le voudrais bien, dit le Roi; mais s'il ne consentait point à se dire de notre suite, nous en serions méprisés, car les dames priseraient peu notre façon d'être auprès de la sienne.

— Pardieu, dirent les barons, Sire, vous dites vrai. »

Les Anglais cessèrent bientôt de deviser de tout cela, car la pluie les tourmentait tellement qu'il n'y avait personne à qui il ne tardait d'arriver au gîte. Quand ils furent dans la prochaine ville, chacun s'en alla au logis qui lui était préparé, et Jean de Paris envoya comme auparavant de ses provisions au Roi d'Angleterre. Le len-

demain matin ils partirent et ils vinrent loger à Bayonne ; et le surlendemain matin ils quittèrent Bayonne et se mirent en route, et en chevauchant ils trouvèrent une petite rivière qui était difficile à passer, et plusieurs Anglais s'y noyèrent comme vous entendrez.

CHAPITRE XXV

COMMENT, EN PASSANT UNE PETITE RIVIÈRE, PLUSIEURS SE NOYÈRENT, ET COMMENT JEAN DE PARIS ET SES GENS PASSÈRENT HARDIMENT.

Le Roi d'Angleterre et ses gens étant arrivés les premiers devant la rivière se mirent à la passer à gué, et il y en eut environ quatre-vingts, qui étaient mal montés, qui se noyèrent, et cela fut cause de grand déplaisir pour leur Roi. Jean de Paris qui venait après tout doucement et qui ne s'inquiétait guère de cette rivière parce que lui et sa compagnie étaient bien montés, s'approcha du bord, et ses gens

avec lui commencèrent à passer la rivière les uns après les autres, en telle façon que cela se fit sans nul péril par la volonté et grâce de Dieu. Cependant la rivière était devenue grosse et elle avait abattu le pont qui y était, et il y avait pour cela grand danger; mais Dieu, pour cette fois, garda Jean de Paris et ses gens d'être noyés. Le Roi d'Angleterre était sur le bord de la rivière se lamentant et pleurant ses gens qu'il avait perdus, et il regardait comme Jean de Paris passait, et il était fort émerveillé de ce que personne de sa troupe ne demeurait dans la rivière.

Quand ils furent de l'autre côté, le Roi d'Angleterre commença à dire à Jean de Paris :

« Mon doux ami, vous avez eu meilleure chance que moi dans cette rivière, car j'y ai perdu plusieurs de mes gens. »

Alors Jean de Paris se prit à sourire et lui dit :

« Je m'étonne que vous qui êtes si puissant et si riche roi, vous ne fassiez porter un pont à vos gens ; car quand il faut passer de semblables rivières, cela leur serait bien nécessaire. »

Le roi d'Angleterre se prit à rire malgré sa perte, et dit :

« Par Dieu, vous me baillez de bonnes raisons, mais chevauchons, car je suis fort mouillé, et je voudrais être au logis. »

Alors Jean de Paris, feignant de ne l'avoir point entendu, lui réplique :

— « Sire, chassons un peu à travers ces bois.

— En bonne foi, dit le Roi d'Angleterre, je n'ai aucune envie de badiner en ce moment. »

Ils chevauchèrent vite, tellement que chacun arriva en son logis ; et les Anglais se lamentaient encore sur la perte de parents et amis qui s'étaient noyés dans cette rivière. Toutefois ils firent la meilleure chère qui leur fût possible, car il leur fallait aller aux noces, et cela leur faisait un peu oublier leur mélancolie. Ils séjournèrent dans cet endroit pendant deux ou trois jours.

Quand vint un autre jour, comme ils étaient en train de cheminer et que le Roi d'Angleterre avait un peu oublié sa mélancolie, il demanda, tout en chevauchant, à Jean de Paris :

— « Mon cher ami, je vous prie, racontez-nous, pour passer le temps, par quelle occasion vous venez dans ce pays d'Espagne ?

— Vraiment, Sire, dit Jean de Paris,

je vous raconterai cela volontiers. Voici : il peut y avoir environ quinze ans que feu mon père, à qui Dieu pardonne, vint chasser dans ce pays, et, en partant, il tendit un petit lacs à une cane ; et j'y viens m'amuser à chercher si la cane est prise.

— Par ma foi, dit le Roi en riant, vous êtes un grand chasseur de venir si loin chercher votre gibier. Par Dieu, si elle était prise, elle serait pourrie et mangée des vers.

— Vous n'en savez rien, dit Jean de Paris, car les canes de ce pays ne ressemblent pas aux vôtres ; elles se conservent fort longtemps sans pourrir. »

Les Anglais rirent de cette réponse, car ils ne se doutaient point à quelle fin il parlait ainsi, et plus d'un d'entre eux pensa qu'il était à moitié fou.

Quand ils furent assez près de la

cité de Burgos où se trouvaient le Roi et la Reine d'Espagne et où le mariage devait être célébré, le Roi d'Angleterre dit à Jean de Paris :

— « Mon bon ami, si vous voulez venir avec moi jusqu'à Burgos et vous avouer de ma suite, je vous donnerai de l'argent bien largement, et vous y verrez une fort belle assemblée de dames et de seigneurs.

— Sire, dit Jean de Paris, pour ce qui est d'y aller ou de n'y point aller, ce sera selon ce qui va me passer par la tête. Mais quant à m'avouer de votre suite, il ne faut guère y penser, car, pour votre royaume je ne le ferais point ; et de votre argent je n'ai que faire, car j'en ai plus que vous. »

Quand le Roi d'Angleterre entendit cette réponse, il en fut fort mécontent, et il aurait bien voulu savoir Jean de Paris encore en France, car il se

doutait que s'il allait à Burgos il lui ferait grand tort par sa magnificence. Il n'osa plus lui parler que pour lui dire :

— « En vérité, pensez-vous y venir ?

— Je vous jure, répondit Jean de Paris, que je n'en sais rien ; il se peut que j'y aille, il se peut que non. Encore un coup, ce sera selon ce qui va me passer par la tête. »

Ils laissèrent là les paroles, mais le Roi d'Angleterre comprit bien que Jean de Paris y viendrait, et il s'en tourmentait fort, mais il ne fit semblant de rien.

Le soir, ils logèrent comme ils avaient accoutumé ; et le lendemain matin, Jean de Paris dit au Roi de ne le point attendre, car il ne bougerait de là de tout le jour ; et le Roi d'Angleterre partit. C'était un samedi et les noces devaient se faire le lundi suivant.

Donc le Roi d'Angleterre chevaucha tant qu'il arriva le jour même à Burgos, où il fut reçu avec grand honneur.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ARRIVA A BURGOS, OÙ IL FUT HONORABLEMENT REÇU.

Vers trois ou quatre heures du soir, le Roi d'Angleterre arriva à Burgos où il fut fort bien reçu, car il y avait une fort belle assemblée ; il y avait avec le Roi d'Espagne, le Roi de Portugal, le Roi et la Reine d'Aragon, le Roi de Navarre, et plusieurs princes et barons, et des dames et des demoiselles sans nombre.

Tous reçurent avec grand honneur le Roi d'Angleterre ; mais, quand la fille du Roi d'Espagne l'eut bien vu et regardé, et après avoir délibéré en

soi, elle n'en fut pas trop joyeuse, car elle avait un excellent jugement. Elle pensa donc en elle que ce n'était pas ce qui lui fallait. Toutefois, la chose était si avancée qu'il ne pouvait y avoir de remède sans offense pour ses père et mère.

Retournons maintenant à Jean de Paris. Il chevaucha, comme le Roi anglais, pendant tout le dimanche et il s'en vint loger dans une petite ville qui était à deux lieues de Burgos. De là, il envoya au Roi d'Espagne deux hérauts accompagnés de cinq cents cavaliers pour lui demander logis dans la ville.

CHAPITRE XXVII

COMMENT LES DEUX HÉRAUTS, QUAND ILS FURENT DEVANT LA PORTE DE LA VILLE, LAISSÈRENT LES CINQ CENTS CAVALIERS QU'ILS MENAIENT, ET COMMENT ILS ENTRÈRENT SUIVIS SEULEMENT DE DEUX SERVITEURS QUI ÉTAIENT HABILLÉS DE LA MÊME FAÇON QU'EUX.

Les hérauts étaient tous deux vêtus d'un riche drap d'or, et ils étaient montés sur deux haquenées blanches, si richement harnachées, que c'était chose merveilleuse à voir.

Quand ils furent près de la cité, ils laissèrent leurs gens devant la porte et ils ne menèrent avec eux que deux pages, qui étaient habillés d'un fin

velours violet et dont les chevaux avaient des harnais semblables à la livrée.

Les hérauts avec les pages entrèrent dans la ville et vinrent vers le palais du Roi d'Espagne. Là, ils dirent à des gens qu'ils trouvèrent à la porte qu'ils voulaient parler au Roi.

On leur demanda à qui ils appartenaient.

« Nous sommes, dirent-ils, à Jean de Paris, qui nous envoie ici pour parler au Roi de sa part. »

Le Roi d'Espagne était à table avec toute sa baronnie, lorsqu'on vint lui rapporter que deux hérauts les plus richement vêtus du monde et qui se disaient serviteurs d'un nommé Jean de Paris demandaient à lui parler.

« Que vous plaît-il, Sire, qu'on leur réponde ? » firent les gens du Roi.

Le Roi leur dit :

« Faites-les bien loger et servir en attendant que nous ayons soupé, et puis vous les conduirez devant nous. »

CHAPITRE XXVIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE, EN ENTENDANT PARLER DU MESSAGE, COMMENÇA A RACONTER SUR JEAN DE PARIS DIVERSES CHOSES, LESQUELLES AMUSÈRENT FORT TOUT LE LONG DU SOUPER.

Cependant le Roi d'Angleterre, qui comprit bien que Jean de Paris voulait venir à la fête, commença à parler en cette manière.

— « Mon très cher seigneur, je vous prie de donner aux hérauts une réponse favorable, car vous verrez de grandes merveilles.

— Et qui est ce Jean de Paris, dit le Roi d'Aragon ?

— Sire, c'est le fils d'un bourgeois de Paris; il a une suite fort belle et assez nombreuse.

— Et combien de gens a-t-il?

— Il a plus de trois cents chevaux, dit le Roi d'Angleterre, et ses gens sont les mieux habillés que vous vîtes jamais, à mon avis.

— Par ma foi, dit le Roi d'Aragon, ce serait une merveilleuse chose, si un simple bourgeois de Paris pouvait supporter une pareille dépense et assez longtemps pour venir jusqu'ici!

— Comment? dit le Roi d'Angleterre, mais la vaisselle d'or et d'argent dont il se sert suffirait seule pour acheter un royaume; je vous promets que tout cela ressemble bien plus à un songe qu'à autre chose.

— Or, par Dieu, dit la Reine d'Aragon, ce serait curieux de le voir, et nous vous prions, moi et toutes les

dames de ne point nous en priver, quelque chose qu'il en coûte.

— Certes, dit le Roi d'Angleterre, il est plus difficile à contenter en fait d'honneur que qui que ce soit, et je vous assure qu'il ne met point la grandeur royale au-dessus de la sienne. Pour le reste, il est bien doux, courtois et fort communicatif. J'ajouterai que malgré toutes ses qualités, je crois bien qu'il tient un quartier de la lune, comme on dit, car il vous a quelquefois des propos qui n'ont ni queue ni tête; à part cela, on le prendrait pour un homme fort sage.

— Et qu'est-ce qu'il dit, beau-fils, dit le Roi d'Espagne?

— Par ma foi, répondit le Roi d'Angleterre, monseigneur, je vous le dirai : Un jour, comme nous chevauchions ensemble et qu'il pleuvait très fort, lui et ses gens s'enveloppèrent dans une sorte d'habillement qui les

gardait parfaitement de la pluie. Je lui dis qu'il était bien précautionné contre la pluie ; et il me répondit que moi, qui étais roi, je devais faire porter à mes gens des maisons pour s'abriter en temps de pluie. »

Tout le monde se prit à rire de ce mot.

« Or, messeigneurs, dit le Roi de Portugal, il ne faut pas se moquer des gens en leur absence. Quant à moi, je le tiens pour homme sage s'il a pu trouver la manière de conduire une pareille compagnie si loin. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait fait cela sans grand sens et entendement. »

Les seigneurs et les dames donnèrent beaucoup de créance à ces paroles du Roi de Portugal, car il passait pour être fort sensé.

« Vous n'avez pas tout entendu, reprit le Roi d'Angleterre. Je vous en dirai deux et des plus nouvelles : Un

jour, en passant une rivière, plusieurs de mes gens furent noyés, à cause de l'eau qui allait fort roide et qui était hors du rivage. Alors, comme je regardais tristement vers ladite rivière, Jean de Paris vint à moi, et, pour me bien consoler, il me dit : Sire, vous qui êtes un puissant roi, vous devriez faire porter un pont à vos gens afin qu'ils puissent passer les rivières sans se noyer. »

Quand le Roi d'Angleterre eut dit cela, tout le monde commença à rire à travers la salle, de telle façon que c'était une chose terrible et qui dura longuement.

Quand tout fut apaisé, la fille du Roi d'Espagne, qui écoutait avec grande attention, va dire au Roi d'Angleterre :

— « Mon très cher seigneur et ami, je vous prie, dites-nous l'autre chose que vous nous avez promise.

— Certes, dit le Roi d'Angleterre,

ma mie, volontiers : Un jour que nous chevauchions ensemble, je lui demandai, pour faire passer le temps, pourquoi il venait dans ce pays. Il me répondit qu'il y avait environ quinze ans que feu son père était venu en Espagne, et qu'en partant il avait tendu un lacs à une cane, et que, lui, il venait maintenant voir si la cane était prise. »

Quand on entendit ces paroles, le rire fut plus grand qu'auparavant.

Le Roi d'Angleterre fit durer ce qu'il racontait de Jean de Paris jusqu'à la fin du souper ; et quand les tables furent levées et grâces dites, le Roi d'Espagne envoya quérir les hérauts de Jean de Paris et les fit venir devant toute la compagnie. Ils entrèrent hardiment dans la salle et ils saluèrent le Roi et la compagnie fort honorablement comme vous entendrez.

CHAPITRE XXIX

COMMENT LES HÉRAUTS DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT DANS LA SALLE OÙ ÉTAIT LE ROI D'ESPAGNE ACCOMPAGNÉ DE PLUSIEURS ROIS ET BARONS, DE DAMES ET DEMOISELLES, AFIN DE LUI DEMANDER LOGIS POUR LEUR MAITRE.

« Sire Roi d'Espagne, dirent-ils, notre maître Jean de Paris vous salue ainsi que toute la noble compagnie. Il vous prie qu'il vous plaise de lui faire délivrer logis suffisant pour lui et ses hommes dans un quartier de cette ville à part ; et il viendra vous voir ainsi que les dames. Autrement, il ne viendra point.

— En bonne foi, mes amis, dit le

Roi, ce n'est pas faute de logis qu'il manquera de venir, car je lui en ferai bailler assez.

— Sire, dirent les hérauts, faites-le nous délivrer à cette heure, s'il vous plaît, pour voir s'il y pourra loger.

— Je le veux bien, » dit le Roi.

Il leur donna un de ses maîtres d'hôtel, en disant :

— « Or allez, mes amis, et si quelque chose vous manque, nous y pourvoirons.

— Grand merci, Sire, » dirent les hérauts.

Ils s'en allèrent par la cité, et on leur voulait délivrer logis pour trois cents chevaux. Mais cela ne faisait point leur affaire. Ils furent ramenés devant le Roi, qui leur demanda s'ils avaient tout ce qu'ils désiraient.

— « Par Dieu, Sire, répondirent-ils, nenni, car il nous en faut bien dix fois

autant avant que ce soit assez pour loger notre maître et ses gens.

— Comment, dit le Roi, avez-vous à loger plus de trois cents chevaux?

— Oui, Sire, plus de dix mille. Il nous faut donc avoir depuis la grande église jusqu'à la porte en bas ; sans cela, notre maître ne viendra point ici.

— Comment! dit le Roi, c'est plus du quart de la cité.

—Sire, dirent les hérauts, nous ne pouvons à moins; vous le verrez bien demain.

— Or par Dieu, dit le Roi, vous aurez ce qu'il vous faut demain à la première heure, car les dames désirent fort voir votre maître. Nous ferons déloger nuitamment ceux qui y habitent, et demain de bon matin, vous trouverez tout prêt. »

Alors les hérauts prirent congé du Roi et ils lui dirent qu'ils iraient cher-

cher les fourriers pour préparer les logis de bonne heure.

— « Allez, mes amis, dit le Roi, et soyez tranquilles, car ce sera fait sans faute ; et recommandez-moi, je vous prie, à votre maître. »

On parla beaucoup à la Cour, cette nuit, de Jean de Paris, et il tardait à tout le monde d'être au lendemain matin pour le voir.

Quant aux hérauts, ils sortirent de la cité et vinrent vers les cinq cents hommes à cheval qu'ils avaient laissés près de la porte, lesquels ne cessèrent pendant toute la nuit de s'astiquer pour le lendemain.

CHAPITRE XXX

COMMENT LES HÉRAUTS VINRENT AUPRÈS DE JEAN DE PARIS POUR LUI DIRE LA RÉPONSE QUE LE ROI D'ESPAGNE LEUR AVAIT FAITE.

Les hérauts chevauchèrent toute la nuit pour aller rendre compte à Jean de Paris de ce qui s'était passé avec le Roi d'Espagne. Ils firent tant qu'ils arrivèrent auprès de Jean de Paris, et ils lui contèrent tout au long ce qu'ils avaient fait, et ils parlèrent également de la grande beauté de la jeune fille, et cela plut fort à Jean de Paris. Il les fit retourner pour aller conduire les premiers cinq cents hommes afin qu'ils préparassent les logis, puis il appela

tous les princes et barons et les pria de bien suivre ses recommandations selon la forme et manière qu'ils avaient délibéré ensemble d'observer. Il ne faut pas demander si chacun avait grand désir de le bien servir et de l'honorer, car tous tant qu'ils étaient, ils ne tendaient à autre chose qu'à lui être agréables.

Quand vint le lendemain, les seigneurs et les dames qui étaient venus aux noces, et aussi la princesse d'Espagne, se levèrent de fort grand matin, à cause de la peur qu'ils avaient de manquer l'entrée dans la ville de Jean de Paris. On fit barrer toutes les rues et ruelles, afin que Jean de Paris ne pût passer par un autre endroit que devant le palais.

Cependant qu'ils en parlaient, voici arriver les deux hérauts avec les deux pages, tels que nous les avons déjà

décrits. Ensuite venaient les cinq cents fourriers, bien en point. Alors courut au palais la nouvelle que c'était Jean de Paris qui venait, et la foule s'empressa si nombreuse que c'était une merveilleuse chose. Certes, le maître n'attendait pas le valet, ni le valet le maître, et celui qui pouvait aller plus vite allait. Et quand les Français commencèrent à s'approcher du palais et qu'ils étaient sur le point de passer devant, le Roi s'avança pour leur parler comme vous entendrez.

CHAPITRE XXXI

COMMENT LES FRANÇAIS PASSÈRENT DEVANT LE PALAIS DU ROI D'ESPAGNE, QUI LEUR SOUHAITA LA BIENVENUE.

Le Roi d'Espagne leur dit :

— « Messeigneurs, soyez les bienvenus, et dites-nous, s'il vous plaît, lequel est Jean de Paris afin de le connaître.

— Sire, dit l'un deux, il n'est pas dans cette compagnie.

— Et qui êtes-vous donc ? dit le Roi.

— Nous sommes, dirent-ils, ses fourriers, et nous venons préparer son logis. »

Quand les princes et les dames qui étaient là entendirent cette réponse,

et qu'ils virent une pareille assemblée de fourriers, ils en furent tout ébahis.

Le Roi d'Espagne dit au Roi d'Angleterre :

— « Comment ! beau-fils, vous disiez qu'il n'avait en tout que trois cents chevaux environ, et nous en avons déjà vu passer plus de cinq cents, et lui, il ne viendra sans doute pas sans une belle escorte.

— Par mon serment, dit la fille du Roi, voilà de belles gens et bien en point. Certes, il faut bien fêter leur seigneur, qui va nous faire si grand honneur en venant aux noces, car en vérité, toute la fête en sera honorée.

— Certes, ma fille, dit le Roi, vous parlez sagement. J'enverrai auprès de ces gens pour leur fournir du linge, de la vaisselle et tout ce dont ils auront besoin. »

Il appela son maître d'hôtel et lui dit :

— « Allez au quartier que vous avez mis à la disposition de Jean de Paris et de sa compagnie, et faites-leur donner tout ce dont ils auront besoin. »

Le maître d'hôtel y alla et trouva tout le monde fort occupé. Les uns dressaient des barrières, les autres abattaient des pans de murs pour passer d'une maison à l'autre, quelques-uns tendaient des tapisseries; si bien que cela ressemblait tout à fait aux préparatifs d'une fête publique.

Quand le maître d'hôtel vit cela, il en fut tout ébahi. Toutefois, il fit son message et leur dit :

— « Messeigneurs, le Roi m'a envoyé vers vous pour que je vous fasse délivrer ce qu'il vous faudra en linge, vaisselle, ou autre chose.

— Sire, répondit un des hérauts, grand merci au Roi et à vous. Certes, il ne nous manque rien, car tantôt arri-

veront les chariots qui portent les ustensiles. Et dites au Roi que s'il avait besoin de tapisseries, comme de vaisselle d'or ou d'argent, nous en avons assez pour nous et pour lui. Par le fait, il pourrait en manquer en ce moment, car il a chez lui un grand nombre de seigneurs étrangers; ainsi, venez nous le dire, et nous ferons arrêter devant son palais dix ou douze chariots chargés, qui le fourniront à sa suffisance.

— « Grand merci, » dit le maître d'hôtel. Et il s'en va tout émerveillé et il vient au palais, où il fit son rapport au Roi devant toute la baronnie et aussi devant les dames, qui l'écoutèrent bien attentivement.

Les barons et les dames s'émerveillaient fort de ce que le maître d'hôtel racontait, et on ne s'entretenait dans le palais que de Jean de Paris, que

tout le monde attendait avec grande impatience.

Le Roi fit chanter la messe, et tous les princes, barons, seigneurs, dames et demoiselles allèrent l'entendre. Vers la fin de la messe, un écuyer vint en courant et dit :

— « Venez voir arriver Jean de Paris ; hâtez-vous. »

Les rois prirent les dames, chacun à son rang, et ils s'en vinrent aux fenêtres du palais ; les autres sortaient dans la rue pour voir Jean de Paris plus à leur aise.

CHAPITRE XXXII

COMMENT LES CHARIOTS DE LA TAPISSERIE DE JEAN DE PARIS PASSÈRENT, CONDUITS EN BELLE ORDONNANCE.

Alors arrivèrent deux cents hommes d'armes, bien en point, et parfaitement équipés. Devant eux allaient deux trompettes avec deux tambourins de Suisse et un fifre. Tous ces gens étaient montés sur de bons coursiers, qu'ils vous faisaient sauter de tant de diverses façons que c'était un plaisir à les regarder Et ils venaient deux par deux en fort belle ordonnance.

Le Roi d'Espagne demanda au Roi d'Angleterre qui étaient ces gens.

— « Sire, répondit-il, je n'en sais rien, car je ne les ai point vus pendant le voyage. »

En ce moment, le Roi de Navarre, qui tenait la jeune princesse par la main, cria à travers la fenêtre :

— « Qui êtes-vous, Messeigneurs?

— Nous sommes, dirent-ils, les conducteurs des chariots de Jean de Paris, qui viennent à notre suite.

— Hé, Vierge Marie! dit la jeune princesse, que voici un beau train pour un homme!

— Pensez, belle sœur, dit le Roi de Navarre, que j'en suis tout effrayé. Cela ressemble bien plus à quelque songe qu'à autre chose. »

Pendant qu'ils parlaient, voici apparaître les chariots de la tapisserie, tous traînés par de gros coursiers, et il y en avait huit pour chacun, fort richement harnachés. Les chariots étaient au

nombre de vingt-cinq, bien tendus de velours sur velours de couleur verte et d'une grande richesse.

Quand les dames virent ces beaux chariots, elles furent toutes ravies, et les seigneurs également.

— « Hélas! dit la jeune princesse, nous ne verrons point Jean de Paris, car il doit être dans l'intérieur d'un de ces chariots. »

Alors le Roi de Navarre cria à ceux qui menaient les chevaux, car pour chaque cheval il y avait deux hommes à pied pour mieux le gouverner, toutes ces bêtes étant d'allure fière et puissante :

— « Dites, mes amis, qu'est-ce qu'il y a dans ces beaux chariots?

— « C'est la tapisserie, » dit l'un d'eux.

Quand il en fut passé vingt ou vingt-deux, il dit à un autre :

— « Dites, mes amis, qu'est-ce qu'il y a dans ces beaux chariots?

— Monseigneur, répondit celui-ci, tous ceux qui sont tendus de vert, ce sont les chariots de la tapisserie et du linge. »

Tous furent fort émerveillés quand ils entendirent cette réponse.

— « Ah ! mon ami, dit la jeune princesse au Roi d'Angleterre, vous ne nous aviez pas dit tout ce que vous saviez de Jean de Paris.

— Par Dieu ! ma mie, répondit le Roi d'Angleterre, je n'en avais vu que ce dont je vous ai parlé. J'en suis fort ébahi moi-même. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, lesdits chariots achevèrent de passer.

CHAPITRE XXXIII

COMMENT ENTRÈRENT VINGT-CINQ AUTRES CHARIOTS, QUI PORTAIENT LES USTENSILES DE CUISINE.

Incontinent après, on aperçut vingt-cinq autres chariots traînés également par de gros coursiers ; mais ces chariots n'étaient couverts que de grands pans de cuir rouge.

Aussitôt le Roi de Portugal demanda :

— « Dites, Messeigneurs, quels sont ces chariots-là, et à qui sont-ils ?

— Ce sont, firent-ils, les chariots de la cuisine de Jean de Paris.

— Par Dieu ! dit le Roi, je me tien-

drais bien honoré d'en avoir une demi-douzaine de semblables, et j'en serais bien fier. »

Tous les autres en dirent autant.

— « Hé, douce Vierge Marie ! dit la Reine d'Aragon, qui est celui qui peut mener et entretenir une pareille pompe ? Ah ! ne le verrons-nous pas ? »

Comme ils devisaient ainsi, on vint leur dire que le dîner était prêt.

— « Hélas ! pour Dieu, dirent les dames, ne parlez plus de cela, car il n'est pas d'autre plaisir que de voir ces innombrables richesses. »

Quand lesdits chariots furent passés, il en arriva aussitôt vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, et les coursiers étaient harnachés de même, comme vous entendrez.

CHAPITRE XXXIV

COMMENT IL ENTRA DANS LA VILLE VINGT-CINQ AUTRES CHARIOTS COUVERTS DE DAMAS BLEU, QUI PORTAIENT LES ROBES DE JEAN DE PARIS.

— « Or, regardez, dit la jeune princesse, voici venir d'autres chariots encore plus riches que les autres. »

Quand lesdits chariots s'approchèrent, on demanda à ceux qui les menaient à qui ils étaient.

Alors ils répondirent en disant :

— « Ce sont les chariots de la garderobe de Jean de Paris, notre maître.

— O Reine des cieux, dit la jeune princesse, quels habillements peut-il

y avoir là-dedans, et qui pourrait s'ennuyer de regarder tout cela? »

Puis elle se mit à crier par la fenêtre :

— « Dites, mon ami, combien est-ce qu'il y en a, de ces chariots de la garde-robe? »

On lui répondit qu'il y en avait vingt-cinq.

— « Par Dieu! dit le Roi de Portugal, voilà assez de richesses pour acheter tous nos royaumes. Il me semble que je rêve quand je vois cela. »

Les chevaux hennissaient et faisaient tant de bruit que c'était merveille. Aussi ne parlait-on dans toute la cité, et spécialement au palais, que de la venue de cet homme.

Le Roi d'Angleterre était tout confus de voir ce qu'il voyait et d'entendre ce qu'on rapportait par la ville de Jean de Paris, car on ne tenait plus aucun

compte de lui. En même temps, ce qui pis était, il n'avait le loisir ni l'occasion de parler ou de rire avec sa fiancée, comme il le désirait, et il en était fort contrarié.

Nous dirons, pour abréger, que ces vingt-cinq chariots étant passés, il en vint aussitôt vingt-cinq autres, entièrement couverts de velours fort riche, d'une couleur cramoisie, et à belles franges d'or de Chypre. Ils reluisaient au soleil merveilleusement, et quand on les vit apparaître, chacun s'avança pour regarder.

CHAPITRE XXXV

COMMENT ENTRÈRENT LES CHARIOTS DE LA VAISSELLE DE JEAN DE PARIS.

— « Certes, dit la jeune princesse, je crois que Dieu avec tout le Paradis doit arriver à cette heure. Car que pourrait-ce être ? Est-il homme mortel qui puisse assembler une pareille noblesse ?

— Par Dieu ! répondit le Roi de Navarre, si l'on me disait que c'est le Roi de France, je n'en serais pas très étonné ; car c'est un triomphant royaume ; mais pour un fils de bourgeois, je n'y comprends rien. Cela me surprend tellement que je ne sais plus où j'en suis.

— Comment ! dit la jeune princesse, croyez-vous qu'un Roi de France pourrait bien en faire autant ?

— Certes, ma douce sœur, je crois que oui, s'il le voulait.

— Par ma foi, dit-elle, c'est une merveilleuse affaire. Il me tarde bien de le voir pour être sûre que c'est un homme comme les autres. »

Ils parlèrent tant ensemble que les vingt-cinq chariots finirent de passer, sauf un des conducteurs, à qui le Roi de Navarre demanda :

— « Dites-moi, mon ami, qu'y a-t-il dans ces chariots couverts de cramoisi ?

— Sire, dit-il, c'est la vaisselle et les joyaux de Jean de Paris. »

Après cela arrivèrent deux cents hommes d'armes, tout équipés comme s'ils allaient combattre, et ils venaient quatre par quatre, en fort belle ordonnance et sans bruit.

Le Roi d'Espagne appela le premier, qui portait un pennon à sa lance, et dit :

— « Messeigneurs, Jean de Paris est-il dans cette compagnie ?

— Sire, dit celui-ci, nenni. Il ne viendra pas encore de deux heures, car lui et ses gens dînent en chemin. Nous, nous sommes commis à la garde de ces vingt-cinq chariots que vous venez de voir passer. »

Alors le Roi d'Espagne dit qu'il fallait aller dîner en attendant. Mais les dames le supplièrent, pour l'amour de Dieu, de laisser bonne garde à la porte afin d'être averties à temps de l'arrivée de Jean de Paris.

— « Car, disaient-elles, tous ses gens sont passés, et il n'amènera pas sans doute grand monde en arrivant, et nous pouvons ne pas nous en apercevoir.

— Ne vous en souciez point, dit le

Roi, car j'en serais plus fâché que vous. J'y mettrai si bonne garde que vous en aurez la première nouvelle. »

Alors ils allèrent dîner ; et il ne fut parlé d'un bout de la table à l'autre que des grandes merveilles qu'on avait vues. Le Roi d'Angleterre en était si confus, qu'il en perdait le manger et le boire. Mais la Reine d'Espagne, qui était femme fort avisée, cherchait à le distraire le mieux qu'elle pouvait.

Quand ils eurent dîné et que grâces furent dites, ils commencèrent à parler des noces. Mais voici venir tout à coup deux écuyers qui disent :

— « Venez voir la plus belle compagnie qui fut jamais vue sur terre. »

Alors le Roi, avec les barons et les chevaliers, tenant chacun une dame par la main, selon son rang, sortirent précipitamment et s'en allèrent, les uns aux fenêtres, les autres dans la rue,

qui était tellement pleine de monde des deux côtés que c'était à n'en plus savoir le compte.

CHAPITRE XXXVI

COMMENT LES ARCHERS DE LA GARDE DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT EN GRANDE POMPE.

Aussitôt arrivèrent six clairons, qui sonnaient si mélodieusement, que c'était une belle chose de les entendre. Puis venait un homme d'armes, monté sur un grand coursier bardé, qui allait caracolant. Celui-là portait l'enseigne, et après lui venaient deux mille archers, bien montés et bien en point. Ils avaient tous une casaque brodée, reluisante au soleil qui était, ce jour-là, clair et beau.

Le Roi d'Espagne demanda à celui

qui portait l'enseigne si Jean de Paris était là. Il lui répondit que non.

— « Ce sont les archers de sa garde que je guide.

— Comment ! dit le Roi, vous les appelez archers ! Ils semblent tous être des grands seigneurs.

— Par Dieu ! dit le capitaine, vous direz bien autre chose avant que Jean de Paris soit arrivé. »

Il passa outre, menant ses gens au petit pas, deux par deux, en belle ordonnance.

Il ne faut pas demander s'ils étaient regardés avec attention, tant des hommes que des femmes, et personne ne sonnait mot, tellement tous étaient occupés à regarder les merveilles qu'ils voyaient.

En ce moment arriva au palais un des hérauts de Jean de Paris demander au Roi la clef d'une petite église, car

Jean de Paris voulait entendre les vêpres ce jour-là, qui était un dimanche.

Le Roi lui dit :

— « Mon ami, vous aurez tout ce qu'il vous plaira de demander, mais s'il vous est possible de rester ici pour nous montrer Jean de Paris, je vous prie de le faire.

— Je ne puis à présent, dit le héraut. Mais je vous laisserai mon page, qui vous le montrera. Il ne viendra pas de sitôt, car il y a un grand nombre de ses soldats qui doivent entrer avant lui. »

Il s'en alla, et commanda à son page de montrer au Roi et à la Cour ce qu'ils désiraient.

La jeune princesse appela le page, qui était fort bien appris, et elle lui demanda incontinent son nom. Il répondit qu'il s'appelait Gabriel.

— « Or, Gabriel, dit la jeune prin-

cesse, je vous prie de ne vous point éloigner de moi, et voyez cet anneau que je vous donne.

— Grand merci, Dame, dit le page.

— Hélas! mon ami Gabriel, va-t-il arriver bientôt, ce Jean de Paris?

— Ma demoiselle, dit-il, non pas. Car il faut d'abord que ses hommes d'armes soient venus.

—Et comment! dit-elle. Ne sont-ce pas eux qui passent à présent?

— Nullement, dit le page, ce ne sont que ses archers de l'avant-garde, qui sont deux mille, et il y en a autant dans l'arrière-garde. J'ignore s'ils doivent venir avant les hommes d'armes ou après. »

Le Roi et les dames écoutaient le page avec grand étonnement.

— « Et comment! dit le Roi d'Aragon, va-t-il à quelque guerre pour mener avec lui tant de troupes?

— Certes, dit le page, non, car ce n'est là que son train ordinaire.

— Par Dieu! dit le Roi, c'est la plus étrange chose dont j'aie jamais entendu parler. »

CHAPITRE XXXVII

COMMENT SIX AUTRES CLAIRONS ENTRÈRENT, MENANT LES ARCHERS DE L'ARRIÈRE-GARDE DE JEAN DE PARIS.

Bientôt vinrent six autres clairons, avec un capitaine qui guidait de nouveaux archers, également au nombre de deux mille.

— « Par Dieu, dit le Roi d'Angleterre, je crois que ces gens entrent par une porte et sortent par l'autre pour nous faire perdre notre temps.

— Vraiment, dit le Roi de Portugal, ce serait là un bon tour. »

On envoya deux barons au quartier où Jean de Paris et ses hommes

devaient loger. Ils y allèrent, et après avoir tout visité, ils revinrent faire le rapport de ce qu'ils avaient vu.

« Il y a de quoi s'épouvanter, dit celui qui faisait le rapport, à voir comment, une fois descendus de leurs chevaux, ils se mettent en bel ordre de bataille, et je vous assure que si vous vous preniez de querelle avec eux tant soit peu, ils sont gens à vous attaquer tant que vous êtes. Voilà une belle imprudence que d'avoir laissé entrer tout ce monde dans la ville ! »

Alors le page que le héraut de Jean de Paris avait laissé auprès des dames afin qu'il leur montrât son maître, se prit à dire :

— « Par Dieu, soyez sans crainte, car ils ne viennent pas ici pour vous être désagréables ; toutefois, il ne faudrait point se mettre dans le cas

d'irriter leur seigneur; toute votre cité ne serait rien contre lui.

— En vérité, dit le Roi d'Espagne, qu'il soit le très bien venu, car il nous fait grand honneur. »

CHAPITRE XXXVIII

COMMENT LE MAITRE D'HÔTEL DE JEAN DE PARIS ENTRA DIGNEMENT AVEC LES CENT PAGES D'HONNEUR.

Après les archers arriva un bel homme, grand et bien formé, vêtu d'un drap d'or et tenant en sa main un gros bâton. Il était monté sur une belle haquenée grise, et derrière lui venaient les cent pages d'honneur de Jean de Paris, tous vêtus de velours cramoisi fort beau, et leurs pourpoints étaient de satin broché d'or fort riche. Quant à leurs chevaux, d'un poil grison, ils étaient bien harnachés d'un velours également cramoisi et semé

d'une broderie dorée bien épaisse. Ils allaient leur petit train bien gentiment deux par deux. Leurs cheveux, aussi blonds que l'or fin, venaient battre leurs épaules. Comme ces pages avaient été désignés au choix, ils offraient en tout point un merveilleux spectacle, et bien digne d'être regardé : aussi les regardait-on beaucoup et de toute manière. La princesse d'Espagne croyait bien que véritablement celui qui allait devant les pages était sans aucun doute Jean de Paris ; elle se leva donc, voulant le saluer, et plusieurs barons et dames firent de même.

Mais le page Gabriel, qui se tenait toujours là, et qui était fort avisé, s'en aperçut :

« Ma demoiselle, dit-il, attendez, je vous prie, que je vous montre monseigneur Jean de Paris, car celui que

vous voyez là n'est que l'un de ses quatre maîtres d'hôtel, qui est de service cette semaine, et il conduit les pages pour voir dans quel état sont les logis. »

CHAPITRE XXXIX

COMMENT LES TROMPETTES DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT AVEC UNE FORT BELLE COMPAGNIE.

Voici arriver une fort belle compagnie avec les trompettes, qui bientôt furent entendues de toute la ville. Ces trompettes, qui étaient au nombre de douze, étaient tout couverts de broderies, et leurs chevaux également, et de haut en bas. Ensuite venait le capitaine, qui portait une grande bannière de taffetas bleu; il n'y avait point d'armoiries dessus, de peur que le secret de Jean de Paris ne fût découvert. Ce capitaine était

monté sur un cheval merveilleusement beau, tout couvert d'un damas violet semé de broderies, et portait un habit de même couleur. Si le cheval était fier, son cavalier ne l'était pas moins. Après lui venaient quinze cents hommes d'armes montés et habillés fort richement. Si l'un était bien en point, l'autre était encore mieux.

Le page expliquait aux rois et aux dames les moindres détails, et tous s'en émerveillaient fort, et ils disaient qu'il y avait là de quoi subjuguer le monde entier.

CHAPITRE XL

COMMENT LE GRAND ÉCUYER, QUI PORTAIT SON ÉPÉE DANS UN FOURREAU TOUT BRODÉ ET COUVERT DE PIERRES PRÉCIEUSES, ENTRA EN GRAND TRIOMPHE.

Quand tous les hommes d'armes furent passés, ce qui dura longtemps, on vit venir un fort beau chevalier, vêtu d'un riche drap d'or semé, sur le revers des manches, de perles et de pierreries; le caparaçon d'un grand coursier qu'il montait était en harmonie avec son propre costume, mais d'une couleur violette. La robe dudit chevalier traînait plus bas que la housse du cheval, laquelle était fourrée

d'hermine fort richement. Il portait en sa main une épée dans son fourreau, qui était tout couvert de pierreries, et qui étincelait contre le soleil merveilleusement.

Alors le page cria bien haut, de façon qu'il fût entendu des seigneurs et des dames du palais, en disant :

— « Or, ma demoiselle, voyez là celui qui porte l'épée de Jean de Paris. Certes il ne tardera guère.

— Ah! mon ami, regardez bien, afin de nous le montrer sans perdre de temps.

— Ainsi ferai-je, dit le page, n'en doutez point. »

Vous eussiez vu venir alors six cents hommes, montés sur des chevaux tous d'un poil et d'une sorte; les harnais étaient pareils, tout brodés d'orfèvrerie, tellement que c'était une belle chose à voir. Sur les croupes

des chevaux, il y avait de gros grelots d'argent, attachés avec de grosses chaînes de même métal, mais doré, qui menaient grand bruit, et les cavaliers étaient si beaux qu'ils ressemblaient proprement à des anges. Ils étaient tous vêtus d'un riche velours cramoisi, avec des pourpoints de satin broché d'or, tout comme les pages qui venaient de passer. Ils allaient deux par deux, en fort belle ordonnance, et ils montraient bien qu'ils étaient gens de qualité.

Le page vit venir de loin Jean de Paris, et il appela la princesse en disant :

« Ma demoiselle, je vais m'acquitter envers vous, car je vous montrerai le plus beau chrétien, le plus noble et le plus gracieux que vous vîtes jamais : c'est Jean de Paris, mon maître. »

CHAPITRE XLI

COMMENT JEAN DE PARIS ARRIVA DANS LA VILLE DE BURGOS EN GRAND TRIOMPHE.

Alors, le page dit :

« Ma demoiselle, regardez là en bas celui qui porte un petit bâton blanc en sa main et un collier d'or au cou ; voyez comme il a les cheveux jaunes ; l'or de son collier ne leur fait rien perdre de leur couleur. »

Ces paroles du page plurent beaucoup à la jeune princesse.

Cependant arriva Jean de Paris, fort richement habillé, et autour de lui, il y avait quatre grands laquais, deux d'un côté et deux de l'autre, tout

vêtus de drap d'or. Quand la princesse l'eut aperçu, elle devint si rouge qu'il semblait que le feu lui sortît du visage. Elle était toute ravie, et le Roi de Navarre, qui le remarqua, lui serra la main. Elle se contint le mieux qu'il lui fut possible, et quand Jean de Paris se trouva devant elle assez près, elle lui tendit un voile qu'elle tenait à la main, en le saluant bien doucement.

Quand Jean de Paris la vit si belle, il fut blessé d'une de ces flèches que vous connaissez bien, vous autres amoureux ; il éperonne son cheval et lui fait faire un tel saut qu'il parvient à saisir le voile. Alors il ôte sa toque, fait la révérence, et remercie la demoiselle. Puis il passe outre, et ses gens après lui.

Le Roi d'Espagne et tous les autres seigneurs, ainsi que les dames, furent fort contents de l'excellent accueil que

la princesse avait fait à Jean de Paris, et cela, sans le conseil de personne; et ils disaient tous que sa conduite avait été fort raisonnable et honnête, et que le jouvenceau avait fait encore mieux. Mais le Roi d'Angleterre n'était pas trop joyeux de cela, car il se disait que toutes ces choses pourraient bien lui tourner en dommage et déshonneur. Néanmoins, il lui fallait patienter et faire bonne figure autant que possible, pour sauver les apparences.

CHAPITRE XLII

COMMENT LES CINQ CENTS HOMMES D'ARMES DE L'ARRIÈRE-GARDE ENTRÈRENT EN FORT BELLE ORDONNANCE.

Quand Jean de Paris fut entré, comme vous avez entendu, arrivèrent les cinq cents hommes d'armes qui étaient restés derrière pour secourir Jean de Paris s'il en était besoin. Les seigneurs et les dames furent extraordinairement étonnés de voir tant de gens, et la jeune princesse dit :

— « Hé, Dieu de paradis, y a-t-il encore des gens derrière ?

— Ma demoiselle, dit le page, c'est l'arrière-garde de notre maître. Ils

sont cinq cents, tout comme ceux qui sont passés devant.

— Par mon serment, dit le Roi de Navarre, il ne serait pas prudent de se quereller avec un tel seigneur. Je crois que dans tout le reste du monde il n'y a point autant de richesses que nous en avons vu aujourd'hui. »

Quand tout le monde fut passé, il était entre trois et quatre heures de l'après-midi. Les dames allèrent trouver le Roi, lui demandant qu'il lui plût d'envoyer quérir Jean de Paris, et le Roi leur promit de le faire. Il appela le comte de Quarion et un autre de ses barons, et leur parla comme vous entendrez.

CHAPITRE XLIII

COMMENT LE COMTE DE QUARION ET SON COMPAGNON ALLÈRENT VERS JEAN DE PARIS.

Alors, le Roi d'Espagne dit au comte de Quarion et à un autre de ses barons :

« Vous irez trouver Jean de Paris et vous le saluerez de ma part, et vous lui direz que moi et les dames, nous le prions de vouloir bien venir dans notre palais pour commencer la fête. Allez, et menez avec vous jusqu'à cinquante des plus nobles barons. »

Le comte partit aussitôt, bien joyeux, avec sa compagnie, pour aller

faire son message. Dès qu'ils entrèrent au quartier qui avait été réservé à Jean de Paris, ils furent tout ébahis, car ils trouvèrent les rues coupées de fossés et fortifiées, et munies de bonnes barrières, que gardaient des gens d armes en nombre, tous équipés comme s'ils allaient combattre.

— « Que demandez-vous, messeigneurs? firent ceux qui gardaient la première barrière.

— Nous sommes, dit le comte, au Roi d'Espagne, qui nous envoie vers Jean de Paris.

— Et n'y a-t-il ici ni duc ni comte? dirent les gardes.

— Oui, certes, dit le comte.

— Entrez donc avec votre compagnie. »

Alors, ils entrèrent, et ils virent les rues tendues d'une fort riche tapisserie. Et quand ils furent arrivés jusque

devant le logis de Jean de Paris, ils trouvèrent là une grande compagnie de gens d'armes, qui tenaient en leurs mains des haches comme pour combattre, et leur capitaine était devant la porte du logis en riche costume. Le comte de Quarion lui demanda s'il était possible de parler à Jean de Paris.

— « Et qui êtes-vous? dit le capitaine.

— Je suis le comte de Quarion, que le Roi d'Espagne a chargé de venir parler à Jean de Paris.

— Suivez-moi, dit-il, avec vos gens. »

Il se met devant, et le comte avec ses gens le suivent.

Quand ils entrèrent dans la première salle qui était fort vaste, ils virent qu'elle était toute tapissée d'un drap d'or de haute lisse, à grands personnages, représentant la Destruction de

Troie, le plus beau travail qui se pût voir.

Quand ils eurent regardé quelque temps ces belles choses, le capitaine vint leur dire :

« Attendons encore un peu, car je n'ai pu entrer, parce que l'on tient en ce moment le conseil ; je n'oserais heurter à la porte. »

Quand ils eurent attendu un peu, le capitaine entendit ouvrir la porte ; il se dirigea incontinent de ce côté, menant avec lui le comte de Quarion et sa compagnie. Il s'adressa à un des chambellans et lui dit que le comte de Quarion voulait parler à Jean de Paris.

« Je vais appeler le chancelier, » dit le chambellan.

Il ferme la porte et s'en va quérir le chancelier, qui arrive et demande au comte :

— « Que désirez-vous, vous autres messeigneurs?

— Nous venons, dit le comte, parler à Jean de Paris de la part du Roi d'Espagne.

— Et comment! dit le chancelier. Est-il si malade qu'il ne lui fût pas possible de venir jusqu'ici dire ce qu'il veut? Certes vous ne sauriez être reçus; n'attendez pas ici plus longtemps. »

Quand le comte et ses compagnons entendirent cette réponse, ils furent fort ébahis, et commencèrent à se retirer le plus vivement qu'ils purent.

Les dames et demoiselles étaient aux fenêtres en grand nombre, attendant la venue de Jean de Paris, et quand elles virent arriver le comte sans lui, elles furent bien désappointées. Et la jeune princesse dit au Roi son père :

« Hélas ! Monseigneur, nous ne verrons pas ce beau prince, car voici venir le comte de Quarion qui ne l'amène point. »

CHAPITRE XLIV

COMMENT LE COMTE DE QUARION, ARRIVÉ DEVANT LE ROI D'ESPAGNE, LUI FIT LE RÉCIT DE CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ.

Quand le comte de Quarion fut entré dans la salle, tous les assistants l'entourèrent pour écouter la réponse qu'il allait faire. Il leur raconta comment il avait trouvé les rues déjà toutes fortifiées, et de nombreux soldats bien équipés qui en gardaient l'entrée.

« Par Dieu! dit le Roi d'Espagne, il doit être vaillant guerroyeur celui qui pense à se tenir si bien sur ses gardes. »

Le comte de Quarion raconta encore

comment les rues étaient toutes tendues d'une tapisserie fort riche, et comment lui et les barons qui l'accompagnaient étaient venus jusque devant l'appartement de Jean de Paris, où ils avaient trouvé le capitaine de la garde en fort belle tenue.

« Il nous a menés, continua-t-il, dans une salle tapissée le plus richement du monde, car il n'y avait autre chose que fils d'or et d'argent ; un fort beau travail y représente, à grands personnages, la Destruction de Troie. Nous avons bien attendu dans cette salle un quart d'heure, tandis que le capitaine était allé à la porte de la chambre de Jean de Paris ; mais il n'osait heurter. Cependant il guettait bien, et il finit par surprendre un des chambellans au moment qu'il entr'ouvrait ladite porte. Alors il nous conduisit à lui en disant : « Monsieur le

chambellan, voyez ici le comte de Quarion, que le Roi d'Espagne envoie pour parler à Jean de Paris. — Or, demeurez ici, dit le chambellan, je vais en parler au chancelier. » Il entra dans la chambre en fermant la porte derrière lui, et bientôt il revint avec le chancelier, qui est un homme fort imposant et qui m'a demandé ce que je voulais. « Le roi d'Espagne, fis-je, m'envoie pour parler à Jean de Paris. » Alors il me répondit en cette manière : « Comment! le roi est-il si malade qu'il ne lui soit point possible de venir lui-même dire ce qu'il veut? Certes vous ne sauriez parler à mon maître. » Ces paroles nous étonnèrent extraordinairement, moi et tous les barons présents, et nous nous sommes empressés de revenir pour vous en faire le rapport. »

Le Roi d'Angleterre fut très joyeux de cela, pensant que de cette façon

Jean de Paris ne se trouverait point à la fête ; mais il advint qu'après il fut bien marri, comme vous entendrez. Il dit donc :

« Ne vous avais-je point averti qu'il avait la tête lunatique et qu'il tenait du fou ? Si cela dépendait de moi, je ne me soucierais plus de lui.

— Par Dieu, dit le roi d'Aragon, si le Roi veut me croire, il ira en personne inviter Jean de Paris, et je suis prêt à l'accompagner. En quoi une pareille démarche peut-elle nuire au Roi d'Espagne ? Jean de Paris est son hôte et il est visiblement homme de qualité. Considérez surtout que tout cela aura lieu à propos du mariage de la princesse et que nous en avons trop de joie pour nous montrer méticuleux. »

Les dames furent très joyeuses de ce que le Roi d'Aragon avait dit, et elles l'en remercièrent grandement.

CHAPITRE XLV

COMMENT LE ROI D'ESPAGNE, ACCOMPAGNÉ DU ROI D'ANGLETERRE, ALLA CONVIER JEAN DE PARIS.

« Vraiment, dit le Roi d'Espagne, il mérite bien qu'on aille le chercher, et je ne puis croire qu'il ne soit point un homme très sage. J'irai, et ce ne sera pas ma faute si je ne l'amène point.

— J'irai avec vous, dit le Roi d'Aragon.

— Et nous aussi, » firent tous les autres Rois.

Alors le pauvre Roi d'Angleterre, qui craignait de paraître déplaisant, commence à dire :

« Certes, Messeigneurs, j'irai avec vous, car Jean de Paris et moi, nous avons longtemps fait route ensemble, comme vous le savez. En me voyant, il vous écoutera plus volontiers, car je l'avais déjà invité à mon mariage.

— C'est cela, dit le Roi d'Espagne ; nous irons, mon beau-fils et moi, et vous autres vous resterez auprès des dames, et vous recevrez avec honneur Jean de Paris. Je pense qu'il viendra pour me faire plaisir et par amitié pour notre beau-fils avec qui il a voyagé.

Ainsi partirent les Rois d'Espagne et d'Angleterre avec une fort belle suite.

En arrivant à la première barrière, quand ils virent que la rue était si fortifiée, ils en furent fort émerveillés.

Le Roi dit aux gardes :

— « Mes amis, nous voulons parler à Jean de Paris, si vous avez permission de nous laisser entrer.

— Et qui êtes-vous? dit le portier.

— Je suis le roi de ce pays.

— Pardonnez-moi, Sire, car je ne vous connaissais point. A vous rien n'est fermé, et cela nous est recommandé expressément. »

Le Roi d'Espagne voulait entrer par la petite porte, mais le portier ne le voulut point souffrir. Il lui ouvrit la grande porte à deux battants, et la laissa ainsi tout le temps que le Roi d'Espagne fut dans l'enceinte.

Les deux Rois furent émerveillés de voir, en allant par les rues, une si belle tapisserie, car il leur semblait qu'ils se trouvaient dans un paradis de délices, de plaisances, de beautés et de richesses. Tout était plein de gens d'armes toujours sur le qui-vive.

Quand ils furent arrivés devant la demeure de Jean de Paris, ils trouvèrent le capitaine de la garde,

qui était bel homme à merveille et en fort riche tenue.

Le Roi lui dit :

— « Messire, pourrions-nous parler à Jean de Paris?

— Et qui êtes-vous? dit le capitaine.

— Je suis le roi de ce pays, et vous pouvez voir ici mon beau-fils, le Roi d'Angleterre. Nous voulons inviter Jean de Paris aux noces.

— Sire, dit le capitaine, ne vous déplaise, car je ne vous connaissais point. Mais je connais bien le Roi d'Angleterre. A vous, Sire, rien n'est fermé. Aussi me mettrai-je devant vous pour vous conduire. »

Alors il se met devant, et le Roi d'Espagne, qui tenait l'autre par la main, le suit avec un grand nombre de gens. Quand ils furent dans l'antichambre, ils s'émerveillèrent de la tapisserie qu'on y voyait.

Aussitôt le capitaine alla frapper à la chambre du Conseil, et il dit à l'un des huissiers que les Rois d'Espagne et d'Angleterre étaient là, désirant parler à leur seigneur. Incontinent sortit de la chambre le chancelier, accompagné d'au moins cinquante barons en fort belle et riche tenue, entre lesquels étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon et plusieurs autres ducs et comtes, tous hommes d'âge, car pour les jeunes princes, Jean de Paris les gardait auprès de lui, au nombre de cent comme nous l'avons dit.

Le chancelier reçut fort honnêtement les Rois et leur compagnie, et il dit :

— « Sire, que venez-vous faire ici, vous qui avez tant de distractions dans votre palais ? Soyez le très bien venu dans votre propre terre.

— Certes, dit le Roi, je ne pourrais

m'empêcher de venir voir Jean de Paris et le prier qu'il lui plaise de se rendre dans mon palais et le sien auprès des dames qui bien fort le désirent. Je vous prie de me faire parler à lui, s'il est possible.

— Pardieu, Sire, c'est bien facile, car il y a commandement exprès qu'à vous rien ne soit caché ni refusé. Et vous pouvez entrer, de jour et de nuit, et commander ici comme dans votre maison.

— Grand merci, dit le Roi.

— Or venez donc, Sire, dit le chancelier ; je vous montrerai le chemin. »

Il les mena dans la chambre du conseil, qui était toute tendue de satin rouge broché de feuillages d'or, y compris le plafond et les dalles. Puis le chancelier vint frapper à la porte de la chambre où Jean de Paris se tenait. Cette chambre était tendue d'un ve-

lours vert à grands personnages d'or enrichis de perles, qui représentaient l'Ancien Testament. Dans l'angle de la chambre, il y avait un haut siège à trois degrés, couvert d'une étoffe d'or, et par-dessus, un riche dais, tout d'orfèvrerie émaillée, avec un grand nombre de chaînettes d'or, qui retenaient des diamants, des rubis, des émeraudes, des saphirs, et plusieurs autres pierres précieuses, lesquelles étincelaient merveilleusement. Jean de Paris et ses cent gentilshommes étaient tous habillés de drap d'or battu, d'une telle richesse que je ne saurais l'exprimer. Et toutes les robes traînaient jusqu'à terre, et elles étaient toutes d'une mesure et de même sorte. Mais Jean de Paris se distinguait par un fort riche collier tout couvert de pierres précieuses.

L'huissier vint ouvrir la porte pour

voir qui frappait. Il trouva ledit chancelier et les deux Rois.

Le chancelier lui dit :

— « Que fait notre maître ?

— Mon seigneur, dit l'huissier, il est en son siège, devisant avec ses barons.

— Voyez ici le Roi d'Espagne, dit le chancelier, qui vient lui parler. »

Alors ils entrèrent dans la chambre, comme vous entendrez.

CHAPITRE XLVI

COMMENT LES ROIS D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE, ACCOMPAGNÉS DE PLUSIEURS GRANDS SEIGNEURS ET BARONS, ENTRÈRENT DANS LA CHAMBRE DE JEAN DE PARIS, ET COMMENT JEAN DE PARIS SE LEVA DE SON SIÈGE POUR SALUER LE ROI D'ESPAGNE.

A l'entrée de la chambre, le chancelier se mit à genoux devant Jean de Paris, disant :

« Sire, voici le Roi d'Espagne qui vient vous saluer. »

Quand le Roi d'Espagne vit Jean de Paris dans une aussi grande pompe, il ne put se retenir de s'incliner bien bas en lui faisant la révérence, et

quand celui-ci vit le Roi d'Angleterre, il se leva de son siège et vint l'accoler en disant :

« Sire Roi d'Espagne, Dieu vous conserve, et toute votre belle et noble compagnie. Pour votre beau-fils, il n'y a pas longtemps que nous nous sommes vus ; venez vous asseoir. »

Aussitôt il le prend par la main et le mène s'asseoir auprès de lui. Puis il dit au Roi d'Angleterre :

« Prenez place où il vous plaira. »

Les barons de Jean de Paris firent asseoir les autres, et quand tout le monde fut assis, le Roi d'Espagne parla en cette manière :

« Jean de Paris, si je ne vous nomme pas autrement, qu'il me soit pardonné, car vos gens n'ont point voulu me faire connaître vos titres ; toutefois, soyez le bienvenu dans ce pays, qui est tout à votre service.

— Grand merci, dit Jean de Paris.

— Je vous prie, dit le Roi, qu'il vous plaise de nous faire cet honneur de venir jusqu'au palais voir les dames, qui désirent bien vous connaître. Vous y trouverez le Roi et la Reine d'Aragon, les Rois de Navarre et de Portugal, ainsi que plusieurs dames de qualité et grands barons et seigneurs. Nous ne saurions vous traiter aussi honnêtement que vous l'êtes ici, mais il y a de belles dames et demoiselles qui vous feront bon accueil. »

Les gens du Roi anglais étaient tous marris de la grande déférence et amitié que le Roi d'Espagne montrait à Jean de Paris :

« Vraiment, dit Jean de Paris, vous n'êtes pas à refuser, ni vous ni les dames ; nous ferons donc collation, et puis nous irons les voir. »

CHAPITRE XLVII

COMMENT JEAN DE PARIS FIT APPORTER DIVERSES ÉPICES ET CONFITURES ET DES VINS DE PLUSIEURS SORTES ET COULEURS.

Aussitôt on apporta des épices et des confitures de toutes sortes dans de grandes coupes d'or et de pierreries, ainsi que des vins variés, dont le Roi d'Espagne était tout émerveillé. Après la collation, Jean de Paris dit :

« Or sus, allons quand il vous plaira. »

Il prend les deux Rois par la main, celui d'Espagne à droite, celui d'Angleterre à gauche, et ils se mettent en chemin. Quand ils furent arrivés à à la porte de son logis, il dit au capi-

taine de la garde qu'il ne voulait être escorté que de peu de monde, tous les barons et les cent hommes de la compagnie. Incontinent, le capitaine se mit devant avec cent hommes d'armes pour faire passage, car il y avait grande presse de gens de toute condition. Les dames et les seigneurs qui étaient restés au palais se désolaient, disant que Jean de Paris ne viendrait point, puisque les deux Rois tardaient tant. Mais tout à coup, un chevalier arriva en courant pour dire :

« Sus, mes dames, apprêtez-vous, car voici venir les gens les plus beaux et les mieux en point qui jamais furent vus sur terre. »

Les dames et les seigneurs en eurent une grande joie, et surtout la jeune princesse, dont le cœur sautait.

Le Roi d'Aragon donna la main à la Reine d'Espagne, et sa fille fut con-

duite par le Roi de Navarre. Puis vinrent le Roi de Portugal avec la Reine d'Aragon, et les autres princes et barons, chacun accompagnant une dame ou demoiselle. Ils allèrent aux fenêtres pour voir un peu venir l'escorte de loin, puis chacun prit sa place.

— « Ne voyez-vous pas, disaient les uns, comment Jean de Paris prend le pas sur les Rois, puisqu'il les mène tous deux en marchant le premier? Par Dieu, il est homme de haut rang et de grande audace; on ne dirait point qu'il se trouve en pays étranger.

— Certes, disaient les autres, il est partout le plus fort, c'est ce qui lui donne ce courage.

— Par Dieu, dit la jeune princesse, la fierté qu'il a lui sied fort bien, car c'est un vrai miroir de beauté. »

En ce moment, voici entrer les hommes de la garde de Jean de Paris,

qui saluent l'assistance tous ensemble, et vont se ranger dans un coin de la salle, en si bel ordre qu'il semblait que tous les cent ne tenaient pas la place de quarante.

CHAPITRE XLVIII

COMMENT JEAN DE PARIS ENTRA DANS LA SALLE OÙ ÉTAIENT LES SEIGNEURS ET LES DAMES, QUI TOUS VINRENT AU-DEVANT DE LUI.

Lorsque Jean de Paris entra dans la salle, ayant à ses côtés les Rois d'Espagne et d'Angleterre, les seigneurs et les dames vinrent au-devant de lui. Jean de Paris salua les Rois d'Aragon, de Navarre et de Portugal, puis il ôta son chapeau et baisa les deux reines. Ensuite, il prit la jeune princesse par la main d'un air familier et la baisa fort doucement, en disant :

« Je vous remercie, ma douce sœur, de votre présent. »

Il voulait parler du voile qu'elle lui avait laissé prendre lors de son entrée à Burgos. La princesse rougit un peu, et elle s'inclina bien bas.

Puis Jean de Paris dit à ses barons :

— « Allez saluer les dames, et nous irons nous reposer. »

Il prit les deux reines par la main, et dit au duc d'Orléans, qui se trouvait là, de lui amener bientôt la princesse.

Il va s'asseoir à la place d'honneur, entre les deux reines.

« Cousin, reprit-il en s'adressant au duc d'Orléans, amenez-moi ce que je vous ai confié. Vous n'êtes pas si honteux que vous n'alliez prendre au meilleur endroit. »

Chacun se mit à rire de ces paroles ; puis Jean de Paris dit à haute voix :

« Messeigneurs, prenez place où bon vous semblera, car nous avons pris les nôtres. »

La jeune princesse vint auprès de lui, ils commencèrent à deviser, et tous les rois et les grands princes, les dames et les demoiselles s'approchèrent le plus qu'ils purent pour les entendre.

En parlant, la princesse dit à Jean de Paris :

— « Sire, vous avez amené une fort belle armée, et la mieux équipée que l'on vit jamais dans ces contrées.

— Ma mie, dit Jean de Paris, je l'ai fait pour l'amour de vous.

— Et comment, dit-elle en rougissant, pour l'amour de moi?

— J'ai entendu dire, répondit-il, que l'on devait vous combattre demain, et je viens vous offrir, s'ils vous peuvent être bons à quelque chose, mes gens d'armes, qui ont de bonnes et roides lances. »

On rit beaucoup de ce mot dans la

salle, car tout le monde écoutait avec attention.

— « Sire, dit la jeune princesse toute honteuse, je vous remercie de votre obligeance, car il n'y faut pas si grande assemblée.

— Saint Jean, dit-il, c'est vrai, car ce sera corps à corps, en champ de bataille étroit. »

Jamais vous ne vîtes rire autant que les seigneurs et les dames le faisaient en ce moment.

Le Roi de Navarre dit au Roi d'Espagne :

— « Entendez-vous cet homme, que mon cousin, votre beau-fils, blâmait en disant que parfois il parlait comme un fou ? Par Dieu, je crois qu'il n'en est rien, mais que plutôt ses mots sont si couverts, que personne ne peut les entendre ; il faudrait les lui faire expliquer.

— Je le veux bien, dit le Roi d'Espagne, mais j'ai peur de lui déplaire, car, sur ma foi, c'est la plus plaisante créature que je vis jamais. Aussi suis-je tout ravi de lui ; je pense que, s'il voulait, il ferait la conquête de bien des dames.

— Par ma foi, je vous en dis autant. En attendant, il serait bon de le faire boire.

— C'est vrai, dit le Roi, mais nous ne pourrons le faire comme il l'a fait pour nous. Plût à Dieu que vous y eussiez été.

— Amen, dit-il. Mais il ne s'en ira pas de si tôt ; je désire fort le connaître de plus près. »

CHAPITRE XLIX

COMMENT LE ROI FIT APPORTER A JEAN DE PARIS DE QUOI FAIRE COLLATION.

Le Roi commanda d'apporter une collation, qui fut prête aussitôt, et le maître d'hôtel de céans vint demander à un des barons de Jean de Paris comment il fallait le faire boire.

« Attendez, dit celui-ci, je vais quérir celui qui le sert. »

Il alla dire au duc de Normandie que l'on voulait servir du vin. Le duc appela l'écuyer et lui dit d'aller prendre la coupe pour servir à boire à son maître, ce qu'il fit incontinent. Deux autres écuyers tenant chacun

une coupe, vinrent les présenter à Jean de Paris. Celui-ci prit la sienne, et commanda d'offrir les deux autres aux deux reines.

« Buvons, dit-il, nous trois, pour dépêcher, et les autres boiront quand il leur plaira. »

Il but sans plus attendre, puis il offrit sa coupe à la princesse en disant :

— « Tenez, ma mie, j'ai bu à vous. Je crois bien que déjà vous n'avez plus peur de moi.

— Par Dieu, dit la jeune princesse, il n'y a pas de quoi, et je vous en remercie de bon cœur. »

Le Roi et les autres seigneurs et les dames, qui s'émerveillaient fort que Jean de Paris prît ainsi le pas sur tous les rois, plus âgés que lui, burent à leur tour.

Après la collation, les rois et les dames s'approchèrent de Jean de Paris

pour plaisanter et deviser avec lui.

Le Roi de Navarre lui demanda :

— « Jean de Paris, mon doux ami, que dites-vous de notre nouvelle mariée ?

— Certes, fit-il, je n'en saurais dire que tout bien et honneur, car il me semble que Dieu l'a parfaite à son aise, et qu'il n'a rien oublié. Aussi ne manque-t-il à son service qu'un seul officier.

— Et quel officier, Sire ? dit la jeune princesse.

— Demandez-le à messeigneurs ; nous verrons s'ils sont capables de vous le nommer.

— Par ma foi, fit le Roi de Portugal, vos mots sont si difficiles à entendre que nous ne saurions que dire. Nous vous prions donc de bien vouloir le nommer.

— Vraiment, dit-il, c'est une chose très facile à savoir, car je crois que de maîtres d'hôtel, d'écuyers et de secré-

taires, elle est bien pourvue ; mais quand les dames sont loin de leur pays, elles désirent souvent en avoir des nouvelles, et pour cela elles ont besoin du bon chevaucheur. »

En entendant ces paroles ils se mirent tous à rire.

« Or par Dieu, dit le Roi d'Espagne, Sire, vous savez bien ce qu'il faut aux femmes, mais à vos mots il faut toujours des gloses. »

CHAPITRE L

COMMENT LE ROI D'ESPAGNE DEMANDA A JEAN DE PARIS L'EXPLICATION DES MOTS QU'IL AVAIT DITS AU ROI D'ANGLETERRE SON BEAU-FILS.

— « Si je ne craignais de vous déplaire, fit le Roi d'Espagne, je vous demanderais l'explication de certains mots que vous avez dits, en chemin, à mon beau-fils.

— Certes, répondit Jean de Paris, vous pouvez demander ce que vous voudrez, car rien ne saurait me déplaire.

— Avec votre permission donc, reprit le Roi d'Espagne, je commence.

Pendant le voyage, un jour qu'il pleuvait très fort, vous avez dit à mon beau-fils d'Angleterre que lui qui était roi devait faire porter à ses gens des maisons pour se garder de la pluie en chevauchant. Je n'entends pas très bien comment ces maisons pourraient aller ni qui les porterait. »

Jean de Paris se prit à rire bien fort, puis il dit :

— « Certes, cela est assez clair, et si vous aviez été sur le lieu, vous auriez certainement compris. Car le Roi d'Angleterre pouvait bien prendre exemple sur moi et sur mes gens qui nous sommes couverts de nos manteaux et chaperons à gorge, lesquels nous gardaient parfaitement de la pluie. Ce sont là les maisons dont je voulais parler à votre beau-fils, qui était mouillé, lui et les siens, comme s'ils avaient été plongés dans l'eau.

— Ah! dit le Roi d'Espagne, par Dieu, c'est certain.

— Vraiment, dit le Roi de Portugal à l'oreille du Roi d'Espagne, il n'est pas aussi fou que votre beau-fils le prétendait.

— S'il vous plaît, reprit le Roi d'Espagne, je vous demanderai encore ceci. Un autre jour, n'avez-vous point dit à mon beau-fils qu'il devait faire porter à ses gens un pont pour passer les rivières?

— Pour cela il n'est pas besoin de grande explication, répondit Jean de Paris, car c'est comme le mot dont nous venons de parler. Il faut savoir qu'un jour, un peu avant Bayonne, nous rencontrâmes une petite rivière bien creuse et violente. Le Roi d'Angleterre et ses gens entrèrent dedans pour passer, mais ils étaient si mal montés qu'il s'en noya environ

soixante. Après, j'ai traversé la rivière avec mes gens et nous n'avons eu aucun mal. Comme le Roi d'Angleterre se lamentait sur la perte des siens, vous devriez, fis-je, avoir un pont afin que vos troupes pussent passer les rivières sans danger. Je voulais dire de bons chevaux.

— Or, puisque vous nous en avez dit tant, fit le Roi d'Espagne, je vous prie de m'expliquer encore le troisième mot, et nous n'en parlerons plus.

— Je vous ai dit que tout ce qu'il vous plaira me plaît ; ainsi ne vous gênez point.

— Donc, reprit le Roi d'Espagne, expliquez-moi ce que vous entendiez en disant que feu votre père était venu en ce pays, environ quinze ans auparavant, et qu'il avait tendu un piège à une cane, et que vous veniez voir si elle était prise.

— Pour cela, dit Jean de Paris, je ne blâme point le Roi d'Angleterre de n'avoir su l'entendre, car c'est assez difficile. En somme, je serais content de m'expliquer là-dessus, et votre demande vient cette fois bien à propos. Or écoutez-moi : il est vrai que le Roi de France, feu mon père, vint, en ce pays, il y a quinze ans passés, pour remettre le royaume en votre obéissance et lever le siège qui tenait prisonnière la Reine votre femme. Lorsque, après avoir réussi dans son entreprise, il voulut s'en aller, vous lui avez offert de marier plus tard votre fille avec qui bon lui semblerait, et il vous répondit que ce serait avec moi. C'est là le piège et vous connaissez bien la cane. »

CHAPITRE LI

Comment jean de paris retroussa ses habits pour montrer qui il était.

Après avoir parlé ainsi, il retroussa sa robe, qui était en dedans d'un velours bleu semé de fleurs de lis d'or.

Quand le Roi et la Reine d'Espagne entendirent ces paroles, ils se jetèrent tous les deux, ainsi que la princesse leur fille, à genoux.

« O très puissant et noble Roi, dit le Roi d'Espagne, comment pourrez-vous nous pardonner notre grande offense? Car tout ce que vous nous avez dit est vrai, et je le sais bien, et

la plupart de mes barons qui se trouvent ici le savent également. Je suis prêt à recevoir la punition qu'il vous plaira d'ordonner. Et quant à ma fille, je comprends bien qu'elle n'est point digne d'être votre femme ; mais donnez-lui un mari de votre choix et je veux que tout de suite il prenne possession de mon royaume. »

Le Roi Jean de France les fit lever et les remercia fort. Puis il dit à la jeune Princesse :

« Ma mie, vous avez entendu ce que votre père et votre mère viennent de dire. Qu'en pensez-vous, car le fait vous touche ? Voulez-vous le Roi d'Angleterre ?

— Très haut et puissant seigneur, je me conforme de point en point à ce que mon père vous a dit, car on doit tenir ses premières promesses. Et, certes, je me trouverais bien honorée

d'avoir pour mari un des barons de votre royaume.

— Or, dites-moi, lequel voulez-vous de cette belle compagnie ? Regardez bien sous leurs robes, car chacun porte ses armes. »

CHAPITRE LII

COMMENT LE ROI JEAN COMMANDA AUX DUCS D'ORLÉANS ET DE BOURBON ET A PLUSIEURS AUTRES DE RETROUSSER LEURS ROBES.

Alors le Roi Jean fit retrousser à tous ses barons leurs robes, et c'était un beau spectacle à voir. Ainsi se firent connaître les ducs d'Orléans et de Bourbon et plusieurs barons et seigneurs, qui tous avaient déjà suivi en Espagne le feu roi.

Le Roi Jean demanda de nouveau à la jeune princesse :

— « Dites-moi si vous avez fait votre choix ou si vous voulez y penser encore ?

— Très haut Seigneur, fit-elle, il ne m'appartient pas de choisir, mais celui qui vous plaira me plaira, conformément à la promesse que monseigneur mon père fit au vôtre.

— Ah! par Dieu ! vous êtes fine personne, dit le Roi Jean. Puisque vous dites que vous voulez tenir la promesse de votre père, il faut donc que je tienne à mon tour la promesse du mien et que je vous prenne pour femme. »

Alors tout le monde se mit à rire, excepté les Anglais.

— « Or çà, dit le Roi Jean, par votre foi, voudriez-vous bien être ma femme, si votre père et votre mère le voulaient et si j'y consentais ?

— Sire, c'est une question qui n'a nullement besoin de réponse, car il vous est facile de savoir qu'il n'est chose au monde que je désire autant.

— Or donc, ma mie, j'y consens et

je vous promets de vous épouser, au plaisir de Dieu et de vos amis. »

Le Roi et la Reine d'Espagne le remercièrent bien fort, et les Rois d'Aragon, de Portugal et de Navarre vinrent lui demander pardon de ce qu'ils ne l'avaient point honoré comme ils le devaient.

« Sire d'Angleterre, dit le roi de France, n'en soyez point fâché, car elle était mienne voilà plus de quinze ans; et je n'ai pas voulu fausser la promesse de feu mon père. »

CHAPITRE LIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE S'EN ALLA DE BURGOS BIEN COURROUCÉ, QUAND IL VIT QUE LE ROI DE FRANCE LUI AVAIT ENLEVÉ CELLE QUI TENAIT SON CŒUR ET SA PENSÉE.

Voyant ce qui se passait, le Roi Anglais fut bien en colère. Il sortit donc du palais pour monter aussitôt à cheval et prendre avec tous ses gens le plus hâtivement possible le chemin de son pays.

Après son départ, la fête commença incontinent, grande et plantureuse, dans le palais du Roi d'Espagne ; elle gagna bientôt la ville tout entière, quand on sut que c'était le Roi de France qui épousait la princesse.

Pendant le souper, le Roi de France fit venir de sa propre cuisine plusieurs entremets servis dans une riche vaisselle qui causa beaucoup d'admiration. En attendant, la jeune princesse était si joyeuse qu'on ne saurait le raconter. Je laisse donc pour abréger.

Le lendemain matin, le Roi Jean envoya de fort riches bijoux à sa fiancée ; il lui envoya une vaisselle d'or et une autre vaisselle, d'argent celle-là. Mais parmi tous ces présents, le plus magnifique fut certainement une sorte de dais tout composé de fleurs de lis et couvert de pierres précieuses.

CHAPITRE LIV

COMMENT LE ROI DE FRANCE ÉPOUSA LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE EN GRAND TRIOMPHE ET HONNEUR.

Le jour fixé pour les noces vint et le Roi Jean épousa dans la ville de Burgos la fille du Roi d'Espagne. Elle était vêtue pour la cérémonie selon la mode de son pays et portait sur la tête une riche couronne, don de son mari.

Je laisse les divertissements de toutes sortes qui suivirent les noces, car il faut que j'achève.

Quand vint le soir, le Roi Jean dit qu'il ne coucherait point au palais ; ainsi la mariée fut conduite en son lo-

gis par les dames d'honneur. Quand elles virent les merveilles et les richesses qui y étaient, ces bonnes dames disaient toutes que la princesse était née sous une heureuse étoile d'avoir épousé un pareil seigneur et qu'elle avait fait, en rompant son premier mariage, en peu d'heures, un beau change. La princesse était tellement joyeuse qu'elle ne savait quelle contenance faire.

Pendant que les dames la déshabillaient, le Roi Jean arriva avec une belle compagnie.

— « Ma mie, dit-il, est-ce que cela ne vous déplaît point d'avoir laissé le palais de votre père ?

— Certes, Monseigneur, il ne faut pas me le demander, car rien ne m'est plus agréable que d'être ici. Je vois bien que le palais de mon père est moins beau que votre logis ; mais

laissez-moi vous dire que quand vous n'auriez que votre noble et redoutée personne, je vous aimerais encore plus que tout le reste du monde. »

Le Roi courut l'embrasser en disant :

— « Ma mie, je n'oublierai jamais ces paroles. Or ça, que donnerez-vous à ces dames et demoiselles qui ont pris tant de peine pour vous ?

— Monseigneur, dit-elle, je ne sais.

— Voyez, dit-il, ces six coffres pleins de bijoux et de drap d'or. Distribuez toutes ces choses comme bon vous semblera, car elles ont été apportées ici pour cet usage. »

La princesse s'agenouilla et le remercia humblement. Mais il la fit lever aussitôt en lui recommandant de lui parler désormais sans crainte et d'égal à égal.

CHAPITRE LV

COMMENT ON COUCHA LA MARIÉE ET COMMENT LE ROI DE FRANCE ALLA SE COUCHER AUPRÈS D'ELLE.

Après avoir déshabillé la nouvelle Reine, les dames et les demoiselles s'en allèrent chacune de son côté. Alors le Roi de France, qui trouvait le temps long, entra dans la chambre et se mit auprès de celle qu'il aimait par-dessus tout ; et il n'avait pas tort, car c'était la plus douce, la plus modeste, la plus belle, la plus sage et la plus honnête créature du monde.

Les deux amants se montrèrent fort joyeux d'être ensemble, et durant la

nuit, les beaux passe-temps allèrent leur train. Ainsi vous autres jeunes gens, quand vous pouvez tenir entre vos bras quelque belle personne que vous aimez bien, Dieu sait le plaisir et la joie que vous en avez.

La Reine conçut cette nuit un fils qui depuis fut Roi de France.

Le lendemain matin, le Roi Jean se leva et s'en alla plaisanter avec ses barons. Les dames vinrent rendre visite à la nouvelle Reine, qui les reçut fort bien, et comme elles se préparaient à l'habiller, arriva un maître taillandier du Roi, qui leur dit à genoux :

— « Mesdames, excusez-moi, mais elle doit être aujourd'hui habillée à la mode française.

— Mon ami, dit la Reine de France, habillez-moi comme vous dites, car je suis bonne Française et je le serai toute ma vie. »

CHAPITRE LVI

COMMENT LA REINE FUT HABILLÉE A LA MODE DE FRANCE

Incontinent vinrent plusieurs autres taillandiers qui vêtirent la Reine, en grande diligence, d'une cotte de drap cramoisi fort riche et d'une robe, belle et mignonne, de velours bleu semé de fleurs de lys d'or. On lui mit sur la tête des ornements incomparables, et autour du cou plusieurs rangs de rubis, de diamants et d'émeraudes. Au beau milieu de toutes ces pierreries, il y avait une escarboucle qui jetait une grande lumière.

Les Rois d'Espagne, de Portugal,

de Navarre et d'Aragon arrivèrent bientôt et demandèrent au Roi Jean comment il allait.

« Fort bien, Dieu merci, » fit-il.

Puis, se tournant vers son beau-père le Roi d'Espagne, il lui dit :

— « Vous trouverez votre fille saine et sauve.

— Avec votre permission, nous irons la voir, dirent les quatre Rois.

— Je vais avec vous, » dit le Roi Jean.

CHAPITRE LVII

COMMENT LE ROI DE NAVARRE DIT A LA REINE DE FRANCE QUE LES FLEURS DE LIS LUI ÉTAIENT MONTÉES DESSUS.

En entrant dans la chambre les quatre Rois firent à la nouvelle Reine la révérence due. Elle les salua à son tour et les accueillit fort aimablement. Ils admirèrent tous l'extrême richesse de sa parure, et le Roi de Navarre lui dit en riant :

— « Comment ! Madame ma cousine, les fleurs de lys vous sont montées sur le corps ?

— Oui, beau cousin, dit-elle, mais

il y en a par dedans beaucoup plus, qui jamais n'en sortiront. »

Le Roi de France, qui entendit ces paroles, en fut fort content, mais sans laisser rien paraître.

Que vous dirais-je encore? La fête dura quinze jours et le Roi Jean fit à tout le monde de si riches présents que chacun le tenait pour le plus vaillant et le plus généreux prince qui fût au monde.

CHAPITRE LVIII

COMMENT LE ROI JEAN PRIT CONGÉ DE SON BEAU-PÈRE ET DE SA BELLE-MÈRE POUR S'EN RETOURNER EN FRANCE, ET COMMENT LA REINE, SA FEMME, PLEURAIT PARCE QU'IL AVAIT DIT QU'IL LA LAISSERAIT EN ESPAGNE.

Quand les réjouissances qui suivirent les noces prirent fin, le Roi de France alla trouver ses beaux-parents et leur dit :

« Beau-père et vous belle-mère, j'ai laissé là-bas, comme vous le savez, ma mère toute seule ; elle a grand désir de me revoir, et d'autre part les affaires de mon royaume me réclament. Il faut donc que je retourne

en France. Certes je crains de vous déplaire, et je n'ose pas vous demander la permission d'emmener votre fille. Si vous désirez qu'elle demeure encore quelque temps avec vous, je lui laisserai assez pour tenir son rang, car je ne veux pas qu'elle dépense un denier de vos biens. »

La Reine de France, qui se trouvait là, se mit à fondre en larmes, voyant que son ami allait partir sans elle. Mais son père le Roi d'Espagne la consola, et voici comment il répondit à son beau-fils :

— « Monseigneur mon fils, puisqu'il vous a plu de me faire l'honneur de prendre ma fille pour femme, je vous supplie de ne la point laisser ici, car il est naturel qu'elle ne puisse pas vivre sans vous. Quant à mon royaume, je vous le livre tout de suite, afin de le faire gouverner comme il vous plaira.

— Monseigneur, dit le Roi de France, laissons ces paroles, car tant que vous vivrez, vous pourrez disposer, sans demander l'avis de personne, et de votre royaume et du mien. Soyez sûr et certain que ni votre royaume ni vos biens ne m'ont fait choisir votre fille, mais seulement sa bonne renommée; et puisque vous m'accordez de l'emmener, je le ferai volontiers, pourvu qu'elle y consente. »

Quand la Reine de France entendit cela, elle se jeta à genoux devant son mari en disant :

« Mon très redouté seigneur, pourquoi demandez-vous mon consentement? Je vous assure que vous ne sauriez vouloir une chose qui me déplût; et s'il m'était possible de connaître tous vos désirs, je ferais chaque fois selon mon pouvoir pour vous contenter. »

On parla longuement de la séparation; enfin, après plusieurs discours, pleurs et regrets, ils prirent congé les uns des autres.

CHAPITRE LIX

COMMENT LE ROI DE FRANCE ET LA REINE SA FEMME PARTIRENT D'ESPAGNE POUR S'EN ALLER EN FRANCE.

Le Roi et la Reine de France partirent d'Espagne et cheminèrent tant qu'ils arrivèrent en France, où ils furent reçus par les bonnes cités et les villes en grand triomphe.

Enfin ils entrèrent dans Paris, où la réception qu'on leur fit serait trop longue à raconter, tant elle était merveilleuse.

Les seigneurs d'Espagne qui avaient accompagné leur dame demeurèrent en France six mois. On les traita pendant

tout ce temps avec beaucoup d'honneur, puis ils retournèrent chez eux.

Au bout de neuf mois, la nouvelle Reine de France eut un fils et au bout de cinq ans un autre. Celui-ci fut Roi d'Espagne après la mort de son grand-père, et le premier fut Roi de France après son père, qui vécut longtemps, ayant toujours gouverné son royaume en bonne paix et union.

FIN

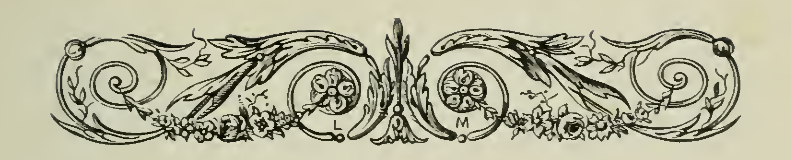


TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL

CHAPITRE XLI

CHAPITRE XLII

CHAPITRE XLIII

CHAPITRE XLIV

CHAPITRE XLV

CHAPITRE XLVI

CHAPITRE XLVII

CHAPITRE XLVIII

CHAPITRE XLIX

CHAPITRE L



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 35811.

Catalogue Général

des

publications

de la

Société anonyme « La Plume »

31, Rue Bonaparte, 31

PARIS

Janvier 1898

Librairie :

Bibliothèque Artistique & Littéraire

PREMIÈRE SÉRIE : (in-8° écu, simili japon ou simili hol.)

1. — **Paul Verlaine** : *Dédicaces,* poésies, portrait de l'auteur par F.-A. Cazals, grav. de Maurice Baud. *(épuisé).*
2. — **Gaston et Jules Couturat** : *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver),* poème lunatique, portraits par Raymond Lotthé.......... *(épuisé).*
3. — **Louis Dumur** : *Albert,* roman, portr. en phototypie, tir. à 500 ex. num. : 25 sur Japon impérial à 20 fr. ; 475 sur simili-jap. à.............. 3 fr. »
4. — **Ernest Raynaud** : *Les Cornes du Faune,* poésies, port. en phototypie, tir. à 162 ex. num. : 12 sur Japon imp. à 20 fr. : 150 sur simili holl. *(rare).* 5 fr. »
5. — **Jacques Renaud** : *Le Fî Balouët,* nouvelles, port. par L. de St-Etienne, tir. à 212 ex. num. : 12 sur Japon imp. à 20 fr. ; 200 sur sim.-Jap. *(épuisé).*
6. — **Fernand Clerget** : *Les Tourmentes,* poésies, port. de l'auteur par R. Lotthé, tir. à 162 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 150 ex. simil. hol. à.................................... 3 fr. »
7. — **Adolphe Retté** : *Thulé des Brumes,* légende moderne, prose, portr. de l'aut. gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer, tir. à 312 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 300 sim.-Jap. *(rare)*.............. 5 fr. »
8. — **Edouard Dubus** : *Quand les Violons sont partis,* poésies, portr. de l'aut. par Maurice Baud, tir. à 162 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 150 sim.-hol.................................... *(épuisé).*

   Nous ne possédons plus que 2 exemplaires sur Japon.

9. — **Jean Jullien** : *La Vie sans lutte,* nouvelles, port. de l'aut. par Maximilien Luce, tir. à 262 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 250 ex. sim.-Jap. à................................ 3 fr. »

10. — **Adrien Remacle** : *La Passante* : roman d'une âme, frontispice à l'eau-forte de Odilon Redon, tir. à 420 ex. num. : 20 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 400 ex. sim. hol. à........................... 3 fr. »

11. — **William Vogt** : *L'Altière. Confession,* prose, portr. de l'aut. gravé à la pointe-sèche par Marcellin Desboutin, tir. à 262 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 250 ex. sim. jap. à............... 3 fr. »

12. — **Paul Vérola** : *Les Baisers Morts,* poésies. front. à l'eau-forte de Félicien Rops, tir. à 262 ex. num. : 12 sur Jap. imp. *(épuisés)* ; 250 sur sim. hol.. *(épuisé).*

13. — **Albert Lantoine** : *Elisçuah,* éthopée hébraïque, portrait de l'auteur par Côte-Darly, tiré à 307 ex. numérotés : 7 sur Japon à 10 fr. et 300 sur simili-hollande (rare),................................ 3 fr. »

14. — **Jules Laloue** : *Le Clavecin,* poésies, tiré à 302 ex. numérotés, 2 sur japon (épuisés) : 300 sur simili-hollande à................................ 3 fr. »

15. — **Emmanuel Signoret** : *Vers dorés,* 4 ex. sur Japon à 10 fr. et 400 ex. sur vélin fort, à......... 3 fr. »

DEUXIÈME SÉRIE : (in-16 jésus, vélin)

1. — **Henry Becque** : *Souvenirs d'un auteur dramatique,* un fort vol. 240 p........................ 5 fr. »

2. — **Mathias Morhardt** : *Le Livre de Marguerite,* poème, pointe-sèche d'Alexandre Périer, 12 ex. sur Japon impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à..... 5 fr. »

3. — **Laurent Tailhade** : *Au Pays du Mufle,* édition complète, revue et considérablement augmentée, illustrée de quatorze compositions de Hermann Paul, 15 ex. Japon à 20 fr. ; 100 ex. Chine à 12 fr. ; 1.000 ex. vélin à............................ 5 fr.

4. — **Paul Verlaine** : *Epigrammes,* poésies, frontispice de F.-A. Cazals, 20 ex. Japon impérial à 20 fr. ; 15 ex. sur Chine à 15 fr. ; 15 ex. sur hollande à 10 fr. ; 1.000 ex. vélin à...................... 3 fr. 50

5. — **Emmanuel Signoret** : *Daphné,* poèmes, portrait par Alexandre Séon, 5 ex. Japon *(épuisés),* 2 ex. Chine à 12 fr. ; 500 ex. vélin à............ 3 fr. 50

6. — **Hugues Rebell** : *Union des Trois Aristocraties,* étude sociale, 10 ex. Hollande *(épuisés)*, 1.000 ex. vélin à.. 2 fr. »

7. — **Adolphe Retté** : *L'Archipel en fleurs,* poèmes, portrait par Léo Gausson, tir. à 5 ex. japon (20 fr.), 5 ex. holl. (12 fr.), 550 ex. vélin d'Angoulême à.. 3 fr. 50

8. — **Paul Vérola** : *Horizons,* poèmes, portrait en héliog. tiré à 12 ex. japon avec deux tirages du frontispice (20 fr.) et 350 ex. vélin teinté à....... 3 fr. 50

9. — **Ernest Raynaud** : *Le Bocage,* poèmes, tirage à 405 ex. 5 sur japon (20 fr.), et 400 sur vélin à.... 3 fr. 50

10. — **Henri Mazel** : *Flottille dans le Golfe,* poèmes en prose, 10 ex. sur Japon Impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à.................................... 3 fr. »

11. — **Léon Riotor** : *Le Sceptique loyal,* complément du *Parabolain,* philosophie sociale.............. 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage quelques exemplaires du format et du papier conformes à celui du *Parabolain.*

12. — **Paul Vérola** : *L'Ecole de l'Idéal,* comédie en 3 actes, en vers, représentée par le théâtre de l'Œuvre en 1895, 12 ex. japon à 20 fr., 400 ex. vélin à. 3 fr. »

Deuxième édition différant légèrement de la première.

13. — **Henri Mazel** : *En Cortège,* contes, 10 ex. sur japon à 20 fr. et 400 ex. vélin à .... 3 fr. »

14. — **Dauphin Meunier** : *Bréviaire pour mes Dames,* poésies, 2 lith. d'Albert C. Sterner, 4 ex. japon à 20 fr. (épuisés), 46 ex. holl. à 6 fr. et 250 ex. vélin à.. 3 fr. 50

15. — **Henri Mazel** : *La Frise du Temple,* poèmes en prose, 10 ex. japon à 10 fr. et 350 ex. à......... 3 fr. »

16. — **Adolphe Retté** : *Similitudes,* dialogues libertaires, 5 ex. holl. à 10 fr. et 400 ex. vélin à.... 3 fr. 50

17. — **Gaston Dubreuilh** : *L'Ecole du Dilettante,* essai de philosophie critique sur la Musique........ 3 fr. 50

18. — **Charles Courtry** : *Boutet embêté par Courtry,* lettres familières en vers avec cent dessins de l'auteur, préface de Léon Maillard, 2 eaux fortes de Henri Boutet et couverture et une eau-forte de Charles Courtry ; 50 ex. japon avec 3 états de chacune des planches (épuisés), 350 ex. vélin français à....................................... 7 fr. 50

Edition de grand luxe sortant des presses de la maison Chamerot et Renouard. (V. le n° 25 plus loin, même série).

19. — **Adolphe Retté** : *La Forêt bruissante,* poèmes, 4 ex. sur japon à 12 fr. et 1.000 ex. vélin d'Angoulême à....................................... 3 fr. 50

20. — **Johannès Gravier** : *Simon Deutz,* drame historique en 8 tableaux, précédé d'un manifeste littéraire. Nombreuses illustrations d'après des estampes de la Bibliothèque Nationale. Tirage à 12 ex. sur hollande à 12 fr. ; 300 vélin à......... 4 fr. »

21. — **Charles Ténib** : *Les Amours errantes,* poésies. 2 ex. japon hors commerce et 350 ex. ord....... 3 fr. 50

22. — **Maurice du Plessys** : *Etudes Lyriques,* poèmes, 6 ex. japon, 12 fr. et 750 ex. ord. à....... 3 fr. 50

23. — **Paul Verlaine** : *Chair,* dernières poésies, frontispice de Félicien Rops, 12 ex. sur japon avec 2 tirages du frontispice, 6 fr. *(épuisés).* mille ex. vélin d'Angoulême à........................... 2 fr. »

Cette première édition est sur le point d'être épuisée.

24. — **Gustave Randanne** : *Les Rêves fols,* 350 ex. sur vélin à.................................... 3 fr. »

25. — **H. Devillers et Henri Boutet** : *Echange de Cartes,* impressions de Bretagne et de Paris. Préface de François Coppée, de l'Académie Française. Dix pointes sèches de Henri Boutet. Tirage à 50 ex. sur japon (contenant chacun 2 états de chacune des pointes sèches et deux des cartes manuscrites qui ont été échangées par les auteurs : prix 30 fr. et trois cent cinquante ex. sur vélin français Prix. 10 fr. »

(Voir le numéro 18, plus haut même série)

26. — **A. Retté** : *Aspects,* essai de critique littéraire et sociale, 1 fort vol............................ 3 fr. 50

27. — **Albert Boissière** : *L'Illusoire Aventure,* vers, 10 ex. japon à 20 fr. et 350 ex. vélin à.......... 3 fr. 50

28. — **Michel Abadie** : *Les Voix de la Montagne,* poésies, 25 ex. hollande à 10 fr. et 350 ex. vélin à. 3 fr. 50

TROISIÈME SÉRIE : (in-8o jésus, vélin ou simili hol.)

1. — **Jean Moréas** : *Eriphyle,* poème suivi de quatre sylves, 25 ex. Japon à 10 fr. 10 ex. chine à 8 fr. 10 ex. Wathman à 7 fr. et 650 ex. simili-hol. à. 3 fr. »

2. — **Félix Régamey** : *Le Cahier rose de Madame Chrysanthème,* (Ill. de l'auteur). 12 ex. japon avec au faux-titre une aquarelle orig. (20 fr.), 10 ex. Chine, avec un dessin original à l'encre de Chine (15 fr.), 10 ex. Hollande avec double état du front. (12 fr.) et 330 ex. simili-hollande à............... 3 fr. »

3. — **Raymond de la Tailhède** : *De la Métamorphose des Fontaines,* poème suivi des Odes et des Sonnets, fleurons d'après l'antique, tirage à 1 ex, parchemin (hors commerce), 25 ex. japon (20 fr.), 5 ex. chine (15 fr.) et 650 ex. sur vélin glacé à..... 4 fr. »

4. — **Edmond Rocher** : *La Chanson des Yeux Verts,* poèmes illustrés. Glose de Paul Redonnel. Tirage à 10 ex. japon à 20 fr. avec une aquarelle originale au faux-titre et 350 ex. vélin d'Angoulême à.. 5 fr. »

5. — **Hugues Rebell** : *La Clef de Saint Pierre,* ballet ; ill. en couleurs de A. Detouche, A. des Gachons, A. Rassenfosse, J. Sattler et Ulm, 20 ex. hollande à 12 fr. et 500 vélin à.............. 5 fr. »

(Note : *Le Bocage, l'Union des Trois Aristocraties, Eriphyle, Etudes Lyriques* et *La Métamorphose des Fontaines,* sont estampillés de la Minerve, sceau de l'Ecole Romane française.)

Le Tombeau de Charles Baudelaire. Tirage strictement limité au nombre des souscripteurs : 30 ex. sur japon à **50** fr. ; 15 ex. sur Chine à **40** fr. et 200 vélin d'Angoulême à 15 fr. »

(Ce volume comporte un frontispice de Félicien Rops, un portrait inédit de Baudelaire et une page de dessins du même, une remarquable étude sur les *Variantes* de l'œuvre de Charles Baudelaire par le prince Alexandre Ourousof, des poèmes et proses inédits des Maîtres de la littérature contemporaine et tous les poèmes interdits, rares et inédits de Charles Baudelaire. Il nous reste quelques exemplaires).

SÉRIE DÉFINITIVE : (format 0.183 sur 0.125)

1. — **Adolphe Retté** : *Promenades subversives,* sociologie critique, 4 ex. hollande à 8 fr., 1.000 ex. vélin, à........ 1 fr. »
2. — **Jean Moréas** : *Les Cantilènes,* poésies, tir. à 10 ex. japon ornés d'une reliure spéciale de Pierre Roche, à 50 fr. (*épuisés*) et 1.000 ord. à........ 3 fr. 50
3 — **André Veidaux** : *Véhémentement,* poésies, avec un portrait de l'auteur par Duclos, 4 ex. sur japon à 7 fr. 50 et 350 ex. vélin d'Angoulême........ 3 fr. »
4. — **René Boylesve** : *Les Bains de Bade,* petit roman d'aventures galantes et morales, frontispice de R. Fougeray du Coudray, 5 ex. sur chine (épuisés) à 12 fr., 10 ex. holl. (épuisés) à 10 fr. et 500 ex. vélin d'Angoulême à........ 3 fr. »
5. — **G. de Raulin** : *Owanga,* roman de mœurs exotiques, couverture en couleurs de Léon Lebègue.. 3 fr. 50
6. — **Jacques Ballieu** : *Le Rituel,* poésies........ 3 fr. 50
7. — **Georges Roussel** : *A l'Essai,* nouvelles........ 2 fr. »
8. — **Adolphe Retté** : *Campagne Première,* poésies. 3 fr. 50
9. — **E. Raynaud** : *Le Signe,* poésies........ 3 fr. 50
10. — **Etienne Pagés-Lechesne** : *Autour du Cœur,* roman........ 3 fr. »
16. — **A. D. Bancel** : *Le Coopératisme devant les écoles sociales ;* préface de Jean Grave, tiré à 503 ex. trois sur japon (hors commerce) et 500 ordinaires à........ 1 fr. 50

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires.

17. — **André Veidaux** : *La Chose filiale,* pièce en prose (1re partie d'une tétralogie : La Famille) .. 3 fr. 50
18. — **Albert Lantoine** : *Les Mascouillat,* roman.... 3 fr. 50
19 à 21. — **Henry Becque** : *Théâtre Complet,* 3 vol. chacun........ 3 fr. 50
22, 23. — **Jean Moréas** : *Poésies Complètes,* 2 vol. à 3 fr. 50

24. — Adolphe Retté : *Œuvres complètes*, (Poésie : I — *Cloches en la nuit, Une belle Dame passa*) frontispice de Léo Gausson.......................... 3 fr. 50

25. — Adolphe Retté : *Œuvres complètes*, (Prose : I — *Rapports sexuels, Passantes, Paradoxe sur l'Amour, Trois Dialogues nocturnes. Un Assassin)* frontispice de Valere Bernard...................... 3 fr. 50

26. — Adolphe Retté : *Treize idylles diaboliques*, prose, un vol. orné d'une couverture en couleurs de Léo Gausson.................................. 3 fr. 50

27. — **Paul Verlaine** : *Mes Confessions*, nouv. édit. illustrée et augmentée de documents nouv. 1 vol. 3 fr. 50

28. — **Emile Blémont** : *Mariage pour rire*, comédie en un acte en vers, couverture et frontispice en couleurs, illust. dans le texte, par Emil Causé... 2 fr. »

29. — **Victor Mauroy** ; *Le Fils de Dieu*, essai de critique sur la divinité de Jésus, d'après les textes sacrés, 1 vol.................. .... 3 fr. 50

SOUS PRESSE :

Un volume de critique de St-Georges de Bouhélier.
Emile Zola, par Maurice Le Blond.

Bibliothèque de « La Plume »

Jules Alby : *La Glèbe* (Etudes vraies), poésies, 25 illustrations, tirage à 4 ex. japon *(épuisés)* et 500 ex. ordinaires à................................ 3 fr. 50

Paul Arden : *Vieilles Amours*, roman............... 3 fr. 50

Auguste Barrau : *Vierge il l'a laissée*, proses, couverture en couleurs et croquis de l'auteur ; ill. de V. Richard, G. Scheul, Pol Noël et Paul Gagnot, un vol. papier simili-japon........................ 3 fr. »

Claude Berton : *Défunt Grand-Papa*, comédie en 3 actes. en prose, représentée sur la scène du Théâtre-Libre, saison 1895 ; couv. illustrée de H.-G. Ibels........... .... 3 fr. »

Rémy Broustaille : *Poésies de becs de gaz (hors commerce)*.

Du Même : *Bizarres*, proses et vers, un fort vol. in-18 jésus, avec portrait.............................. 3 fr. 50

Joseph Canqueteau : *Chansons*, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue, et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à.............. 3 fr. »

Jean Carrère : *Premières Poésies*, (Poésies complètes), un vol. in-18 jésus.............................. 3 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 12 ex. Hollande à grandes marges avec pointe-sèche frontispice en deux états par Léon Lebègue, le vol............. 12 fr. »

F.-A. Cazals : *Iconographie de Laurent-Tailhade*, 12 dessins originaux avec préface inédite de Stéphane Mallarmé, in-4° couronne · 10 ex. Japon *(épuisés)* ; 10 ex. hollande à 6 fr. ; 100 ex. Chine à......... 3 fr. 50

Vicomte de Colleville : *Ephimères*, poésies, préfaces de Paul Verlaine et de Léon Deschamps, un vol. in-12, simili-hol. avec portrait.................. 3 fr. »

S. Delaville : *Etude critique sur Félicien Champsaur*, plaquette ornée d'un portrait en simili-gravure par F. Rops.................................. 1 fr. »

Jean Delville : *Le Frisson du Sphinx*, poésies....... 3 fr. 50

Georges Docquois : *Le Congrès des Poètes*, avec un portrait de Paul Verlaine par F.-A. Cazals, in-16 gr. jésus...................................... 3 fr. »

Le n° de *La Plume* consacré à Paul Verlaine contient le 2me Congrès des Poètes et complète le volume ci-dessus.

Léon Durocher : *La Marmite enchantée*, comédie en un acte, en vers, une plaq................ ...... 1 fr. »

Du Même : *Le Rameau d'Or*, poème musicomachique, ill. par Vignola, une plaq........................ 0 f.. 50

Du Même : *La Légende du baron de Saint-Amand*, illust. de Léon Lebègue, une plaquette........... 0 fr. 50

Henri Erasme : *Ode à Emmanuel Signoret*, une plaquette...................................... 0 fr. 50

Aristide Estienne : *Bréviaire du Cœur*, poésies, préf. de Léon Deschamps, front. de Andhré des Gachons, in-12, sim. hol. tir. à 250 ex. ; l'ex........ 3 fr. »

Jacques des Gachons : *L'Art décoratif aux Salons de 1895* (front. de Andhré des Gachons) in-8 raisin.. 1 fr. »

Alfred Gauche : *Au Seuil des Paradis*, poésies, front. à l'eau-forte par Georges Griveau, format album, tir. à 300 ex. sim. hol.......................... 3 fr.

(Il a été tiré 4 ex. Japon non mis dans le commerce).

André Ibels : *Chansons colorées*, poésies, avec une couverture en lithog. de H.-G. Ibels.... .... 2 fr. »

Il a été tiré 25 ex. Japon à..................... 6 fr. »

Du Même : *Ode à Emmanuel Signoret*, avec un portrait de E. Signoret par H.-G. Ibels, une plaq... 0 fr. 50

Jean Jullien : *L'Echéance*, comédie en 1 acte, en prose .... 1 fr. »

Pierre Lamarche : *Cousins et Cousines*, roman, un beau vol. in-18 jésus illustré par Jules Sylvestre, Grasset, Lebègue, E. Rocher, Félix Régamey, etc. 3 fr. 50

Du Même : *Le Roturier de Pierrepont*, drame en 5 actes, en prose, in-8 carré .... 2 fr. »

Madeleine Lépine : *La Bien-Aimée*, poésies, avec une préface de Léon Deschamps, éd. d'am.......... 3 fr, »

Georges de Lys : *Le Pardon*, 1 acte en vers, 5 ex. japon à 5 fr., 250 simili hol. à................... 1 fr. 50

Léon Maillard : *La Lutte Idéale* (Les Soirs de « La Plume »), préface d'Aurélien Scholl, cent port. divers par A. Brière, P. Balluriau. E. Bourdelle, F.-A. Cazals, Chide-Albert, F. Fau. Heidbrinck, L. Lebègue, E. Rousseau. A. Séon, A. Trachsel et R. Vallin, in-18.............................. 2 fr. »

Jules de Marthold : *La Grande Blonde,* drame en un acte, en prose. simili-hollande.................. 1 fr. 50

Du Même : *Pierrot Municipal,* comédie en un acte, en vers, 150 ex. sur simili-hollande................ 1 fr. 50

Gabriel Martin : *Pa-Hos et Zu'ella,* légende en vers, ex. sur parchemin (150 fr.), Jap. (20 fr.), hol. (10 fr.), sim. hol.................................... 3 fr. »

Stuart Merrill : *Les Fastes,* poésies, un beau volume in-16 raisin, simili-hollande..................... 3 fr. »

Mathias Morhardt : *Hénor,* poèmes, in-18 jésus..... 3 fr. 50

L'Ouvreuse du Cirque d'Eté : *Rythmes et Rires* (l'Année musicale) un vol. in-18 jésus................ 3 fr. 50

Il a été tiré 4 ex. japon à 20 fr.................. (épuisés)

Paul Paillette : *Tablettes d'un Lézard,* un beau vol. in-16 jésus, relié, orné, d'un portrait de l'auteur (en lithog.), recueil de toutes les pièces dites par l'auteur aux soirées de *La Plume*................ 4 fr. »

Louis Raymond : *Le Livre d'Heures du Souvenir,* vers, 5 ex. japon à 8 fr. ; 10 ex. holl. à 6 fr. et 100 ex. vélin à................................ 2 fr. »

Paul Redonnel : *Les Chansons Eternelles,* un vol. in-8°, pap. couleur 25 fr. hollande 10 fr. et ordinaire 3 fr. 50

Du Même : *Liminaires,* vers. vol. in-16 carré de 158 pages, tiré à 2 ex. sur papier rose (hors commerce) 25 ex sur holl. à 10 fr. et 389 ex. (rare) à. 2 fr. »

Adolphe Retté : *Paradoxe sur l'Amour*, front. à l'eau-forte de H.-E. Meyer, plaq de luxe sim. hol. tir. à 146 ex. (hors-commerce)...................... *(épuisé).*

Du Même : *Réflexions sur l'Anarchie,* une plaq...... *(épuisé).*

Léon Riotor : *Le Pêcheur d'Anguilles,* poème légende d'après un lied et avec un frontispice de Georges de Feure, tir. à 4 ex. Japon (*épuisés*) et 150 sur simili-holl., éd. d'amateur...................... .. 2 fr. »

Du Même : *Le Parabolain,* in-8 écu, simili-holl. fleurons de Grasset................................ 2 fr. »

Du Même : *Deux Nomarques de lettres,* (Cladel et Barbey) in-24 jésus.............................. 2 fr. »

Du Même (en collaboration avec Ernest Raynaud) : *Noce Bourgeoise,* comédie en un acte, en prose, in-12 allongé, papier vergé soufflé, tiré à 97 ex.. 1 fr. »

Du Même : *Fidélia,* poèmes. Tirage à 110 ex. Dix-sept sur Hollande à 6 fr. ; quarante trois sur vélin à 4 fr. ; cinquante sur papier pelure bise à... 3 fr. »

Achille Segard : *Hymnes Profanes,* poésies, in-8 écu, papier simili-holl. à........................ 3 fr. »

Du Même : *Le Départ. à l'Aventure,* poésies, 8 japon à 20 fr., 8 chine à 10 fr. et 500 vélin à............ 3 fr. »

Léopold Selme : *Déroute,* vers, vol. tiré à 100 ex. simili-hollande à.................................. 2 fr. »

Voltaire : *Candide,* superbe édition de luxe, 122 p. in-4° (30 sur 40) sur vélin, 150 dessins à la plume de R. Petrucci, tiré à 150 ex. numérotés et signés, le volume.............................. 15 fr. »

Notes pour demain :

1 — *Andhré des Gachons,* par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie...................... *(épuisé)*.

2. — *H.-G. Ibels,* par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec............................. *(épuisé)*.

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin original encarté. (*Epuisé*).

Cette collection sera continuée.

Jules Valadon, par Yvanhoé Rambosson, avec la reproduction de deux tableaux de Valadon et un portrait par Henner, 12 ex. japon à 5 fr. et 200 vélin à... 1 fr. 50.

La Fin de la Vie : Dix-sept statuettes d'Henri Bouillon, par Yvanhoé Rambosson. Vingt-sept illustrations et portrait de Henri Bouillon, 3 ex. chine (*épuisés*) 12 japon à 6 fr. et 500 à.............. 2 fr. »

ALBUMS ILLUSTRÉS ET LIVRES DE LUXE

Hermann Paul : *La Vie de Monsieur Quelconque,* 10 lith. sur Chine volant. couv. (épuise)............ 50 fr. »

— *La Vie de Madame Quelconque,* 10 lith. sur Chine volant, couv. (97 ex. num.)........................ 20 fr. »

— *Images pour les Demoiselles,* 10 lith. sur beau vélin, sous couverture.............................. 20 fr. »

Chacun de ces albums est tiré à 100 ex. numérotés, plus un tirage à 5 ex. sur Japon avec une suite sur Chine, souscrits par LA PLUME.

Georges de Feure : *Sous les Ciels brouillés,* album de 10 lith. en couleurs (44 sur 64) préface de G. Rodenbach, tirage à 20 ex. numérotés et signés sur vieux japon, l'album (4 planches ont déjà paru).. 100 fr. »

(La souscription est payable 10 fr. par épreuve, après la livraison).

Adolphe Willette : *Chansons d'Amour.* 10 lithographies et une couverture (*sous presse*).

AFFICHES DU « SALON DES CENT »

(Nous poursuivons la publication d'un album qui comprendra : 50 affiches des maîtres du genre. Parution : une par mois. Format : 1|2 colombier. Prix : ép. avant-lettre sur Japon, signée à la main 10 fr. — sur papier couché 5 fr. ; affiche définitive avec lettre : 2 fr. 50. Les souscripteurs à la série paieront 8 fr. les japon, 4 fr. les papier couché et 2 fr. les ordinaire, payable par trois affiches et d'avance. Affiches parues :

1. — **H.-G. Ibels** : *Le Premier Salon des Cent*, (5 couleurs)....................................... (*épuisée*)
2. — **Eugène Grasset** : *Exposition Grasset* (5 couleurs).. —
3. — **Gaston Noury** : *Troisième Salon des Cent* (5 couleurs) .... —
4. — **Jossot** : *Exposition de Boulogne-sur-Mer* (4 couleurs) .... —
5. — **G. de Feure** : *Cinquième Salon des Cent* (6 coul.)
6. — **Richard Ranft** : *Exposition R. Ranft* (4 coul.)
7. — **F.-A. Cazals** : *Septième Salon des Cent* (4 couleurs) .... (*épuisée*)
8. — **Edmond Rocher** : *Exposition d'ensemble*, (en bistre).
9. — **Gaston Roullet** : *Exposition de son œuvre*, (4 couleurs) .... (*épuisée*)
10. — **P. Charbonnier** : *Dixième Salon des Cent* (6 couleurs).
11. — **Henri Boutet** : *Exposition de son Œuvre* (col. en haut.) 3 couleurs.
12. — **Léon Lebègue** : *Treizième Exposition* 1|2 col. en lar.
13. — **Fernand Fau** : *Quatorzième Exposition* 1|2 col. 4 coul.
14. — **Ch. Lapierre** : *Exposition des Originaux du « Fin de Siècle »* lith. 4 coul.
15. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Exposition internationale d'Affiches*, lith. 7 coul.
16. — **Andhré des Gachons** : *Exposition de son œuvre*, 5 coul. coloris au patron.
17. — **Paul Berthon** : *XVIIe Exp.* 5 coul. coloris au patron.
18. — **Hermann Paul** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
19. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
20. — **A. Mucha** : *Exposition d'ensemble*, lith. 5 coul.
21. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Elles*, Exposition de lith.
22. — **Pierre Roche** : *Exposition d'ensemble*, 1er essai d'affiche églomisée.
23. — **Henry Detouche** : *XXIIe Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
24. — **Pierre Bonnard** : *XXIIIe Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
25. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'estampes*, lith., en large.
26. — **Andrew Kay Womrath** : *XXVe Exposition d'ensemble* coloris au patron.
27. — **Alphonse Lévy** : *Exposition de son œuvre*, lith.

Numéros exceptionnels publiés par *La Plume*

DEPUIS AVRIL 1889 :

Nos		
5.	— Le Chat-Noir	(*épuisé*)
8.	— L'Idéalisme	—
10.	— Les Modernes	—
12.	— Les Normands	0 fr. 75
14.	— Les Lyriques	0 fr. 75
16.	— Les Réalistes	(*épuisé*)
18.	— Le « Gaulois »	0 fr. 75
34.	— Les Décadents	(*épuisé*)
35.	— Les Catholiques-Mystiques	—
41.	— Le Symbolisme	—
43.	— Le Cabaret du Mirliton	—
47.	— L'Ethique de Maurice Barrès	1 fr. 25
49.	— La Littérature Socialiste	1 fr. »
52.	— Les Jeune-Belgique	1 fr. »
53.	— Les Félibres	1 fr. 25
57.	— Les Peintres Novateurs	(*épuisé*)
58.	— Le Livre Moderne	1 fr. »
61.	— La Chanson Moderne	(*épuisé*)
63.	— Les Bretons de France	1 fr. »
65.	— Les Etrennes littéraires	0 fr. 75
66.	— Les Parisiens de Paris	1 fr. 50
72.	— La Chanson populaire au Japon	(*épuisé*)
74.	— Le Jargon de Maistre F. Villon	—
76.	— Les Soirées de *La Plume, cent portraits*	1 fr. 50
78.	— La Magie	(*épuisé*)
80.	— Léon Cladel	1 fr. »
82.	— La Pantomime	1 fr. »
84.	— L'Odéon	1 fr. »
93.	— Les Poitevins	1 fr. »
95.	— Les Condamnés de la Neuvième Chambre	1 fr. 25
97.	— L'Anarchisme	1 fr. »
99.	— La Chanson classique	1 fr. »
102.	— Hommage à Victor Hugo	1 fr. 25
108.	— L'Art et la Femme au Japon	1 fr. 50
110.	— L'Affiche illustrée	(*épuisé*)
117.	— Les Bretons de Bretagne	1 fr. »
122.	— Eugène Grasset, *104 repr. d'œuvres du maître*	5 fr. »
124.	— L'Aristocratie	1 fr. »
132.	— Le Congrès des Poètes (94)	1 fr. 50
138.	— Puvis deChavannes, *46 repr. d'œuv. du maître*	1 fr. »
	id. *avec portrait hors texte*	2 fr. »
146.	— Henri Boutet, *163 illustrations dans le texte*	1 fr. 50
153.	— L'Art Limousin	1 fr. »

155. — L'Affiche internationale illustrée.............	(*épuisé*)
157. — L'Ecole lorraine d'art décoratif..............	1 fr. »
159. — Andhré des Gachons, *60 dessins et 1 miniature en 12 couleurs*......................	1 fr. 50
163-164. — Paul Verlaine, *œuvre posthume inédite et iconographie 92 pages, cinquante illust.*	2 fr. »
169-170. — Les Salons de 1896......................	1 fr. 20
172. – Félicien Rops, *144 pages, 150 illustrations*..	5 fr. »
188. — Jules Valadon...............................	0 fr. 60
194. — Les Salons de 1897..........................	0 fr. 60
197. — Alphonse Mucha, *80 pages, 121 ill*.........	3 fr. 50
205. — Le Naturisme, 48 pages et portraits..........	0 fr. 60
207. — Le Caricaturiste des paysans, J. Baric, 64 pages et 43 illustrations.....................	1 fr. 20




a39003 002535895b


LA PLUME
G.K

